

CHRONIQUES DE MUR-DE- BARREZ

Pièce médiocre en deux parties
(L'invention de Moi* // premier volet de la trilogie)

JÉRÉMIE FABRE

**L'invention de moi (corpus in progress) est un ensemble de textes, pièces de théâtres, récits, écrits par Jérémie Fabre. Il est composé d'une trilogie, de 5 satellites, et à ce jour, de deux suppléments.*

*« Tout corps plongé dans un liquide
finit par avouer. »*

Elena Ceaucescu

*« La maison de l'abbé Maurel est dotée
d'une salle de ping-pong et d'un billard,
spécialement destinés aux jeunes.
(...) il est aussi beaucoup question des voyages que
l'ecclésiastique organisait. En particulier de celui
effectué aux Etats-Unis, où l'un de ses élèves de CM 1
assure avoir été violé par l'abbé dans sa chambre
d'hôtel. A Las Vegas, il aurait aussi joué l'argent des
jeunes et gagné 3 000 dollars au casino.
A l'exception de ce fait, l'homme réfute
farouchement toutes les accusations. »*

L'Express, 27.09.2007

Première partie

**DE LA MUTATION DES VIRUS
DANS LES SOCIÉTÉS MODERNES DÉPOLITISÉES**

PERSONNAGES

Moi

Le yéti

L'institutrice

Ceausescu

Le président de la République

La vieille bourgeoise philosophe

Le maire de Mur- de- Barrez

L'hôtesse de l'air

Ma mère

Le convoyeur de fonds

Le directeur de la banque

La démocratie

L'ingénieur de la Nasa

Le chef Inuit

*Les titres, sous- titres et numéros de titres sont destinés à être connus
des spectateurs d'une façon ou d'une autre.*

1. Enfance (Tintin au Tibet).

Moi. Un arbre est tombé sur ma tête, je me suis enfoncé dans le sol, et le cri que j'ai poussé en me sentant partir a été entendu de très loin. Je portais en moi une souffrance terrible, et l'impossibilité de l'oubli. Plus jamais je ne coupai d'arbre, et la mairie jura solennellement de ne plus en couper aussi, si bien que la ville devint une forêt. Voilà.

Je porte des culottes de golf et je chasse le Yéti sur les plateaux de l'Aubrac.

Entre le Yéti.

Le Yéti. D'où tenez-vous cette histoire ?

Moi. Je l'ai découverte en visionnant une vieille VHS, retrouvée dans les décombres d'un avion écrasé. Comme dans Tintin au Tibet.

Le Yéti. Oui, d'accord, mais pourquoi chasser le yéti ?

Moi. Il faut bien faire quelque chose, il faut bien chercher quelque chose. Avec le yéti, je ne suis jamais déçu, parce que je sais que je ne le trouverai jamais.

Le Yéti. Pourtant, je suis là !

Moi. C'est bien le problème : vous m'ôtez la possibilité du doute et de la complexité.

Je sors un revolver et je le tue. Poum.

Le Yéti. Aïe. *(Il meurt)*

Moi. *(J'enclenche mon dictaphone)* Fait divers. Un yéti très poilu est retrouvé mort, étendu sur la neige boueuse du plateau de l'Aubrac, entre Mur- de- Barrez et Aumont d'Aubrac. La neige se teinte de rouge, comme dans un film des Frères Coen. A ce moment-là, le tueur recouvrirait le type avec de la neige, et partirait à pied à travers la tempête, en pensant au max de blé qu'il pourrait se faire. Mais un fou furieux sans scrupules le traque et il finit gelé bouffé par des loups écumant de bave.

(Stop dictaphone)

J'ai dans ma poche un flacon mystérieux qu'il ne faut surtout pas ouvrir. Si je l'ouvre un virus extraordinairement puissant se répand aussitôt dans l'atmosphère et dans 2 jours tout Mur- de- Barrez est contaminé. Dans 8 jours, c'est toute la région. Dans un mois, pandémie mondialisée. J'ouvre. J'ai récupéré ça dans un labo secret. On va tous morfler. Une bonne fois pour toutes. Tout ça est purement gratuit. On a pas idée de chercher le yéti à Mur de Barrez.

2. Ceausescu

Ceausescu. Scène 2, Ceausescu.

Moi. Tiens, qu'est-ce que vous foutez là ? Bonjour Monsieur !

Ceausescu. C'est moi qui ai lancé le virus. Avant de mourir, avant l'exécution, j'ai appelé mon ami le Professeur à l'Hôpital secret de Bucarest. Je lui ai demandé de prélever un peu de sang séché sur mon corps et d'en faire un poison mortel. Je ne pouvais pas imaginer que l'éprouvette réapparaîtrait immédiatement après sur les plateaux de l'Aubrac. Ca n'aura par conséquent aucune incidence sur la perestroïka. Je vais appeler Gorbatchev pour le lui dire, il sera content. Et maintenant je vais me recoucher.

Moi. Je suis vraiment content de vous rencontrer. Je me souviens bien de la chute des Ceausescu, c'est mon premier souvenir télévisuel. J'en ai cependant un souvenir confus, comme s'il manquait des pièces. Il y a comme des ellipses. Qu'est-ce que ça signifie ? Pourquoi s'en rappeler ? Quelque chose a dû se passer pour moi à cette période, quelque chose d'important. Au fait, de manière générale, ne faites pas attention à la concordance des temps, je mélange, c'est exprès. Revenons aux Ceausescu. Qu'avaient-ils de si fascinant ? Ils étaient paranoïaques, réellement. Le paranoïaque pathologique se construit un univers qui le protège et le rassure. Lui a fait les choses en grand. Sa maladie a été aggravée au contact de ses proches, particulièrement de sa femme.

Je tue Ceausescu.

Ceausescu. Bonne nuit !

Moi. (*dictaphone*) C'est ici que l'on constate l'effroyable gratuité de mes crimes, puisque j'ai tué un mort. Mais c'est ainsi, je m'efforce de représenter l'incompréhensible violence des sociétés contemporaines dépolitisées. Comme dans pas mal de films finalement. Et le moment de la chute de Ceausescu symbolise précisément la dépolitisation des sociétés occidentales, et la transformation progressive d'une violence idéologique organisée par l'Etat en une violence absurde émanant d'individus isolés. Cette nouvelle forme de violence légitime aux yeux de certains hommes politiques la multiplication des lois sécuritaires et des dispositifs de vidéo-surveillance.

(*Stop dictaphone*)

L'auteur et moi nous sommes de gauche, donc, normalement, nous sommes contre. Moi ça m'arrange d'être contre, en tant que criminel. Et lui, ça lui permet d'avoir quelque chose à écrire.

(*Reprise dictaphone*) On peut penser qu'au bout d'un moment, la lutte policière contre la violence individuelle rééquilibrera la balance en faveur d'une violence étatique et politiquement justifiée, et donc on recommencera à zéro. C'est un cycle.

3. Enfance (bis, l'Abbé Morel).

Moi. C'est un moment très émouvant car c'est la première fois que je reviens sur les traces de mon propre moi-même quand j'étais écolier. Soudain entre l'institutrice qui me rappelle ma première émotion sexuelle -comme Jean-Jacques Rousseau, un peu. Elle rayonne toujours d'une éternelle jeunesse, celle des jupes droites et des sous-vêtements La Redoute.

L'institutrice. L'école va fermer. Le virus BZ89 est extrêmement puissant, et il est en train de muter, c'est effrayant. Personne ne sait à quoi il ressemble. Le maire dit qu'il ressemble à l'Abbé Morel.

Moi. Vous êtes très belle, maîtresse. Je vous ai apporté une pomme.

Qui est l'Abbé Morel ?

L'institutrice. C'est une sale histoire. Un curé qui a dirigé le collège pendant 40 ans et qui en a profité pour abuser d'une tripotée de gamins. Si vous me permettez l'expression. Il dit qu'il n'y a pas eu pénétration, mais pénétré ou pas pénétré, qu'est-ce que ça change ?

Moi. Bien d'accord. Qu'est-ce que ça change ? On se le demande.

L'institutrice. Bref le maire a dit que l'Abbé s'est réincarné en virus et que c'est lui qui a tué le yéti poilu.

Moi. Ah oui, poilu comment ?

L'institutrice. Et bien, comme un gros chat poilu, par exemple, si vous voulez.

Moi. Donc selon vous, l'Abbé est décédé ?

L'institutrice. Non. Il est en prison. Mais avec lui, on ne sait jamais. J'aurai tendance à croire le maire.

Moi. Pourquoi ?

L'institutrice. Il faut bien croire quelqu'un. Vous, vous êtes un sceptique, vous ne croyez que ce que vous voyez. Mais la vérité n'est pas forcément dans ce qu'on voit, jeune homme. Ne soyez pas trop péremptoire.

Moi. Mais pourquoi vous m'agressez alors que je vous ai donné une pomme ? Vous êtes méchante !

Je la tue avec un pic à glace.

(dictaphone) Fait divers. La maîtresse d'école de Mur- de- Barrez morte assassinée par le pic à glace de l'Abbé Morel. Il y a eu pénétration, cette fois c'est indéniable. Autour de son cadavre gisant, la salle de classe est vide, un cartable éventré posé sur le sol humide, et au tableau une date « mardi 26 décembre 1989 ». N'y voir aucune signification particulière, c'est une date choisie au hasard, l'auteur voulait que l'histoire se passe dans le passé. Les années 80, vu d'aujourd'hui, c'est glauque. Ca fait penser au petit Grégory et à Ceaucescu. Rectification : la date n'est pas choisie par hasard, l'action se situe juste après la mort des Ceaucescu.

Je sors.

4. Etreindre un monticule et mourir (le virus mute).

Comme décor, il pourrait y avoir un beau salon avec un clavecin qui joue tout seul. Ou rien du tout aussi, si on veut.

La vieille bourgeoise philosophe. Nous assistons à une augmentation croissante des contagions inter- spécifiques. C'est-à-dire entre les espèces, entre les Hommes et les animaux. C'est le signe d'un temps dégénéré. La zoophilie prospère sur internet. La zoophilie c'est un viol. Vous voyez ce tigre, là-bas ? Il a été lui aussi contaminé par le virus BZ89, le virus de l'Abbé Morel et de Ceaucescu.

Moi. Ce que vous dites est vraiment passionnant, mais une chose cependant m'intrigue : on dit que vous aimez les femmes ?

La vieille bourgeoise philosophe. En quoi ça vous regarde ? C'est faux. J'aime seulement les animaux.

Moi. J'en étais sûr, je ne pouvais pas le croire ! Je vous aime, je vous ai apporté des fleurs ! Je voudrais que vous me parliez encore des tigres, s'il vous plaît. C'est possible ?

La vieille bourgeoise philosophe. J'aime les tigres, car ils ont des rayures. Les petits garçons portent des pyjamas en pilou avec des rayures, des pyjamas de tigres.

Moi. Excusez-moi madame de vous interrompre, c'est très intéressant, mais je crois que j'ai moi aussi soudain contracté le virus, c'est embêtant. Il est en train de muter dans mon organisme. J'ai de la température. J'ai peur !

La vieille bourgeoise philosophe. Vous êtes tout bouleversé et vous semblez être redevenu un petit animal sans défense ! Cela m'émeut ! oh, comme je suis émue, j'ai soudain envie d'étreindre un petit monticule de terre ! Oh, comme j'en ai envie !

Moi. Elle le fait.

(dictaphone). Cette fois c'est la fin. Tandis que la vieille bourgeoise philosophe étreint fiévreusement un petit monticule de terre et qu'elle semble s'évanouir dans un ailleurs indéfinissable, moi, j'ai la gorge en feu, et je sens que le virus est en train de muter. Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais en tout cas je crois que je vais survivre. Le virus s'est installé en moi comme un parasite. Ce n'est plus moi qui parle, c'est le virus à travers moi. Je suis le virus ! C'est le virus qui tue, ce n'est pas moi, c'est lui qui a toujours tué à ma place. Il a trouvé mon corps et il s'est installé dedans, bien au chaud, comme dans une chambre froide, pour prospérer et dégénérer à sa guise. Maintenant je suis en train de muter. Si nous étions au cinéma vous auriez très très peur. Comme dans le film *La Mouche*, ma main aurait la forme d'une patte de mouche. C'est effrayant. C'est mal fait, mais c'est effrayant. Absolument. Je vais sortir de cet appartement et me répandre dans la rue. Comme un virus en somme.

5. Le putsch (interruption de programme).

Entre le Président de la République.

Le président de la République. Mes chers compatriotes, il est huit heures moins le quart, normalement c'est bientôt le journal, et pourtant c'est moi qui vous parle. La situation est alarmante, le virus a pris le pouvoir, c'est un putsch. Je vous parle sous la contrainte. Ne paniquez pas, de toute façon tout est foutu.

Moi (le virus). Je lui remets une déclaration au contenu politique de nature éminemment douteuse, mais absolument nécessaire, et que j'ai rédigé moi-même sans aucune faute d'orthographe. Il s'agit vous l'aurez compris de mon premier acte effectif en tant que virus.

Le président de la République. Je dois à présent vous lire une déclaration du virus nouveau président : « Mes chers compatriotes, je vous annonce qu'à partir de dorénavant, tous les hommes politiques sont mis au chômage, ils n'avaient qu'à pas gagner autant d'argent. Les privilèges sont abolis. La peine de mort est rétablie pour l'Abbé Morel. Ceaucescu est nommé ministre de la culture et de la communication. Vive la démocratie ! Je vous embrasse tous. Signé : BZ89 ». Je rends l'antenne. A vous Boulogne.

6. Mur- de- Barrez la nuit

Moi (le virus). (*Dictaphone*) A Mur- de- Barrez, la nuit, l'hiver, la température peut descendre à plus de dix degré au- dessous de zéro. Faut-il préciser quelles précautions ont été prises par la municipalité pour protéger ses habitants du virus ? La nouvelle de mon arrivée en ville s'est répandue comme une traînée. C'est- à- dire comme une pute. Le maire est pharmacien, il a vendu des vaccins à tous ses concitoyens. Mais depuis j'ai muté et le vaccin est inopérant. Le maire le sait, il erre anxieux dans les rues en quête d'une solution pour sa réélection.

Le maire. Monsieur je vous demanderai de bien vouloir appliquer ce masque de papier sur votre bouche et revêtir cette combinaison en néoprène stérile que je vends dans ma pharmacie.

Moi (le virus). C'est remboursé ?

Le maire. Evidemment.

Je le menace avec un pistolet.

Moi (le virus). Je mets ta combinaison et toi tu te mets tout nu.

Le maire. Mais enfin vous n'y pensez pas ?! Il fait moins 15 !

Moi (le virus). Je compte jusqu'à 3. 1...2...

Le maire. Ok, ok arrêtez tout, je m'exécute. Mais vous le regretterez. Je suis le maire de cette ville !

Moi (le virus). Enchanté. BZ89.

Le maire se déshabille sous la menace.

Moi (le virus). Et pendant 40 ans, vous n'avez jamais rien pu faire ?

Le maire. Je vous demande pardon ?

Moi (le virus). Je dis : pendant 40 ans, vous n'avez rien pu faire ? En même temps, je comprends votre complicité : vous avez un tout petit sexe...

Le maire. C'est le froid.

Moi (le virus). ...ça rentre plus facilement dans la bouche d'un enfant.

Le maire. Vous êtes ignoble.

Moi (le virus). Merci. J'ai muté, et c'est vrai que depuis je me sens mieux.

Entre la vieille bourgeoise philosophe, sous la forme d'un canard.

7. La Métempsychose

La vieille bourgeoise philosophe, sous la forme d'un canard. La métempsychose, c'est la migration des âmes après la mort, vers des corps nouveaux. C'est une théorie matérialiste développée par Pythagore et à laquelle j'adhère particulièrement. Attention, c'est très différent de la réincarnation, puisqu'il y a migration, déplacement ! C'est une vision du monde qui induit une certaine horizontalité. Je m'explique. Dans le monde des pré-socratiques, tout est sur le même plan : la pierre et l'algue, la petite fille et le ver de terre, l'azote naturel et le chat angora. Dans ce cas, vous me direz, plus rien ne différencie les Hommes des autres éléments du cosmos ? Plus rien, non, si ce n'est le langage : le silence des bêtes est insoutenable. D'ailleurs je me tais, puisque je suis un canard.

8. Mm c'est bon.

Suite de la scène 6, après une courte ellipse. Le maire de Mur- de- Barrez est toujours tout nu dans la neige, sous la menace de mon pistolet. J'ai revêtu sa combinaison en néoprène stérile.

Le maire. Quand l'Abbé frappait trois coup contre la porte du garage, ça voulait dire qu'il y en avait un dans son bureau. S'il frappait de nombreux coups répétés, ça voulait dire qu'il avait les yeux bleus et un cheveux sur la langue, ce qui était très excitant. Quand je ne participais pas, il déposait l'argent sous une brique en échange de mon silence. Je peux m'habiller maintenant ?

Moi (le virus). Le silence des bêtes...

Le maire. Pardon ?

Moi (le virus). Continuez, je vous tiens en joue. Mangez de la neige en disant « mm, c'est bon ».

Le maire. Mm c'est bon. Mais c'est froid.

Moi (le virus). Continuez.

Le maire. Quand l'Abbé avait besoin de liquidités pour ses petites dépenses personnelles, il terminait son sermon dominical par « Dieu vous bénisse ». Quand il fallait la mettre en veilleuse pour un temps, il démarrait par une citation de Saint Jean : « Mes petits enfants ».

Moi (le virus). Comique.

Le maire. Nous étions liés par le partage de la même culpabilité, le silence et l'argent servaient de gages. S'il avait besoin de la salle du conseil municipal pour une grande fête avec les enfants, c'était le tarif maximum. Je peux m'habiller maintenant ?

Moi (le virus). Cette combinaison en néoprène stérile est vraiment très confortable. Vous savez que le virus a muté ?

Le maire. Je vous en supplie ne le dites à personne, je vous donnerai tout ce que vous voulez.

Moi (le virus). Ne le dites à personne quoi ? Je veux la carte des canalisations d'eau.

Le maire. Demain ! Demain vous l'aurez ! Mais laissez-moi partir !

Moi (le virus). Je serai magnanime : partez. Mais partez tout nu dans le brouillard en criant « mm c'est bon ».

9. Ceaucescu (bis)

Ceaucescu. Je remercie le virus président de m'avoir fait confiance en me donnant les clés du ministère de la culture, de la communication, et de l'identité nationale. Je saurai m'en montrer digne. J'ai déjà de grands projets de fusion, pour faire des économies d'échelle. Ma meilleure idée : une seule chaîne. On l'appellera la Une. Un seul théâtre. Une seule musique (l'hymne national). J'ai rencontré le ministre de la Culture et de l'Identité Nationale du Turkménistan, il m'a donné de bons conseils pour mon come-back. La culture, c'est l'identité. Par exemple, prenez Proust. Ca, c'est l'identité. Il faut définir un cadre clair pour notre identité. Sinon on ne sait plus qui on est. S'il y a trop d'auteurs, par exemple, on ne sait plus qui on est. Proust par exemple c'est bien. Mais c'est un exemple. Cependant, il faudra se limiter. Choisir les œuvres. J'ai du travail. J'ai beaucoup de Proust à relire.

10. Rio.

Moi (le virus). Avant de me dissoudre dans les canalisations de Mur- de- Barrez et de contaminer définitivement toute la population grâce à la lâche complicité du maire, j'ai souhaité faire un petit voyage à Rio de Janeiro, histoire d'accélérer un peu le caractère mondialisé de mon développement. (*dictaphone*) Ici BZ89, depuis le carnaval de Rio. Sous

les masques, on reconnaît d'anciens nazis exilés dans le but d'échapper aux grands procès. Celui- là, ancien SS, est habillé en Shéhérazade. Elle, toubib chargée des expériences sur les nouveaux- nés au dispensaire de Buchenwald, s'est faite la tête de Blanche Neige. Ici, la température est nettement plus élevée qu'à Mur- de- Barrez. La chaleur et l'humidité sont d'excellents facteurs de transmission des virus. On reconnaît aussi l'ami Pinochet en Pinocchio et le cousin Pol Pot en Flagada Jones. Ils sont tous là, c'est une grande famille. Voilà Bokassa en Oncle Picsou, de quoi compléter mon gouvernement : il me manque justement un Secrétaire d'Etat aux transports aériens et à l'immigration choisie. J'ai sous mon duffle- coat un explosif que je m'appête à activer au plus fort de la fête, là où la foule est la plus dense.

Soudain, je suis à l'aéroport, et je rencontre une jolie hôtesse de l'air qui me donne l'occasion d'éprouver ma seconde expérience sexuelle, mais pas du tout comme Jean-Jacques Rousseau, différemment cette fois. Elle ressemble étrangement à mon institutrice de Mur-de Barrez, mais je me demande si ce n'est pas un fait exprès.

L'hôtesse de l'air. Monsieur, s'il vous plaît, est-ce que vous avez de la température ?

Moi (le virus). Plus que vous ne pouvez l'imaginer, maîtresse.

L'hôtesse. Dans ce cas, je regrette, mais vous ne pouvez pas quitter l'aéroport. Les consignes sont très strictes. Le virus BZ89 est en train de re-muter et le gouvernement nous invite à une vigilance redoublée pendant la période du carnaval. Dans les favelas, on a vu des pandas manger des raviolis.

Moi (le virus). Bigre !

L'hôtesse. Mettez ce masque de papier s'il vous plaît. Mais d'abord suivez- moi dans les toilettes et faites-moi un enfant.

Moi (le virus). Avec plaisir. (*dictaphone*) L'hôtesse était visiblement nymphomane, ce qui la différenciait finalement de la frigidité évidente de ma maîtresse d'école. Elle m'a pris la température avec un thermomètre en néoprène stérile, probablement acheté dans la pharmacie du maire de Mur- de- Barrez, qui ne recule décidément devant rien pour faire de l'argent sur le dos des malades. On peut penser que l'Abbé l'avait en son temps introduit dans de nombreux trous, le thermomètre. Cela étant dit j'aurai tendance à penser que la plastique de l'hôtesse était esthétiquement supérieure à celle de l'Abbé. C'est peut-être subjectif, mais au moment même où elle enlevait sa chemisette en criant « tu m'as donné la fièvre », je me suis surpris à soupirer « mm c'est bon ». Je rends l'antenne. A vous Boulogne.

(*Stop dictaphone*)

On peut imaginer par la suite que ce petit coup de sueur partagé avec l'hôtesse de l'air dans les waters aura eu des conséquences absolument formidables sur la transmission du virus à travers la planète, du fait du nombre considérable de petits coups de ce genre que potentiellement cette jeune femme aura pu s'accorder. Ceci- dit sans aucun jugement d'ordre moral, chacun sa vie, on est bien d'accord. La salope.

L'hôtesse. Il avait dans les yeux quelque chose d'innocent et de désespéré. Un petit animal sans défense qui vous donne l'irrésistible envie de le caresser et de vous laisser emporter. Un

petit lapin par exemple. Ce fût en somme, et de façon métaphorique, ma première expérience zoophilique.

Moi. Je vous regarde, et je crois que le virus est en train de re- muter.

L'hôtesse. C'est ainsi que je n'ai pu résister à l'appel d'une contamination par le don réciproque de nos sécrétions.

Moi. C'est absolument dégoûtant. Scène suivante s'il vous plaît.

11. Maman.

Moi (le virus). De retour à Mur- de- Barrez, une silhouette inquiétante surgit de l'ombre.

Ma mère. Ah, tu es là ! Pourquoi tu ne viens plus nous voir ? Il faut faire des kilomètres pour te voir maintenant. J'estime que nous avons droit à un peu plus de considération.

Moi (le virus). Maman, je ne suis pas vraiment moi, je suis le virus BZ89 qui a muté et remuté. Ne m'approche pas je risque de te contaminer. Il faut prendre ses précautions : je reviens du Carnaval, ils portent tous des masques.

Ma mère. Hors de question que je porte un masque pour parler à mon fils.

Moi (le virus). Maman, le climat de Mur- de- Barrez ne te réussit pas, tu as encore grossi des fesses. Le surplus de graisse qui n'a pas trouvé refuge sur tes cuisses réapparaît ici et là sous la forme de petites boules sous ta peau. Est-ce que tu ne te rases pas sous les bras comme quand j'étais enfant au début des années 80 ? Quand as-tu cessé de ne pas te raser sous les bras ? Est-ce que c'est Mai 68 qui t'a rendue si individualiste ?

Ma mère. Je suis fatiguée.

Moi (le virus). Tu ne m'écoutes pas. Regarde cette flaque d'eau marron par terre, ce n'est pas de la neige fondue, c'est papa, et tu lui marches dessus avec tes après- ski. Je voulais te remercier aussi pour ça, mais ça n'était pas la peine, vraiment. Est-ce que j'ai vraiment sucé le bout de tes seins ? Est-ce que tu sentais le sable chaud en 1975 ?

Ma mère. Tu n'as pas froid dans cette tenue ?

Moi (le virus). Impossible, c'est une combinaison en néoprène stérile vendue par un pharmacien pédophile.

Ma mère. Ah bon ? On dirait pas.

Moi (le virus). Maman, je vais te découper en plusieurs tronçons avec une tronçonneuse dont j'ai hérité de papa. Ensuite, j'empilerai les tronçons les uns sur les autres et je les rangerai sous l'apenti en essayant de faire des rangées bien alignées. Ça fera du bois pour l'hiver et ça me soulagera la psyché.

Ma mère. Ce virus, c'est des conneries. Au village, on a vu des pandas manger des raviolis.

Moi (le virus). Bigre.

Je la tue avec une pioche ou n'importe quoi.

(*dictaphone*) Fait divers : un jeune homme psychiquement déséquilibré a tué sa mère à coups de pioche après l'avoir découpée en petits morceaux au moyen d'une tronçonneuse. A moins que ça ne soit l'inverse. Ce fait divers sordide est encore une conséquence de la crise économique et financière. Tout est de la faute des banques. Personne n'est plus méprisable qu'un banquier, ce sont des sous- Hommes. C'est dit.

12. Faites sauter la banque.

Le convoyeur de fonds. C'est ce qui s'appelle partir avec la caisse. J'ai des billets plein les poches. J'ai fait exploser la bulle financière. Je vais m'installer aux Bahamas, ou en Suisse, vu qu'il n'y a plus de paradis fiscaux, ça devrait le faire. Avec le reste de l'argent, je vais m'acheter un iPhone et surtout l'ensemble du stock de masques de papier de la conférence helvétique. On est jamais trop prudent : la mutation des virus dans les sociétés modernes dépolitisées est un mal croissant. Hier encore, une banque a fait faillite. Elle avait vendu virtuellement les chèquiers de ses clients smicards à une entreprise monégasque qui fabrique du papier toilette recyclé. C'est le développement durable, tout le monde s'y met, c'est une question de responsabilité et de pensée unique. Inique aussi d'ailleurs. Manque de bol, les clients en question sont tous venus retirer leur chéquier le même jour, alors même que la société monégasque avait déjà vendu ses rouleaux de PQ pas encore fabriqués à dix millions de trous du cul éco- consommateurs et socio- responsables parisiens du troisième arrondissement. Et la bulle a explosé. La banque a dû rembourser ce qu'elle n'avait pas encore vendu. Les trous du cul se sont torchés avec du papier alu. La société a fait faillite. La banque aussi. Alors je me suis dit qu'il valait mieux protéger l'argent des gens et le mettre dans ma poche, c'est encore l'endroit le plus sûr. Donc je suis parti avec pendant la livraison. J'avais les clés !

Moi (le virus). Merci cher Monsieur, c'était très intéressant. Instructif je dirai.

Le convoyeur. Je vous en prie.

Moi (le virus). Maintenant vous allez me dire où vous avez caché l'argent, sinon je vous éternue à la figure.

Le convoyeur. Je mets mon masque.

Moi (le virus). Alors je t'injecte le virus par transfusion sanguine, comme Laurent Fabius dans l'affaire du sang contaminé. Je ne risque rien, il y a prescription.

Le convoyeur. Pitié, non, pas le virus ! J'ai tellement peur de tout !

Moi (le virus). Je crois qu'on a raison d'avoir peur. La peur est une forme primaire de la lucidité. Ca, je l'ai bien compris depuis que je suis président. J'aime avoir des électeurs lucides. Mais pas trop, il faut aussi qu'ils soient optimistes. Sinon, ils trouvent refuge dans la violence et dans le cynisme, qui sont des virus de gauchistes, contractés par la droite néo-

libérale. Une drôle de mutation quand on y pense, ça fait peur. Ca vous intéresserait d'être ministre des finances et de la crise sanitaire ?

Le convoyeur. Et du principe de précaution ?

Moi (le virus). Vous êtes gourmand. Allez, serrez le poing, je vous fait une injection.

Le convoyeur. Je pourrai garder l'argent ?

Moi (le virus). Bien- sûr, mais il faudra dire que vous l'avez rendu. Il faut être exemplaire quand on est ministre.

Le convoyeur. Evidemment.

Moi (le virus). (*dictaphone*) J'assiste à l'instant à une contamination volontaire par le virus BZ89, appelé aussi virus Ceaucescu ou virus de l'Abbé Morel. Stop. Le sujet est un employé de banque tout ce qu'il y a de plus méprisable, plus précisément un convoyeur de fonds qui est parti avec la caisse. Stop. Ce dernier point le rend plutôt sympathique aux yeux de l'opinion. Stop. Il fera un bon ministre. Stop. A vous les studios.

13. La décroissance.

Ceaucescu. En tant que ministre de la culture, de la communication, de l'identité nationale, et de la décroissance des fonds publics, je décrète autoritairement les mesures suivantes, en accord avec le président BZ89. Chaque habitant de la planète a droit à

- une ampoule de 60 watt maximum par année civile,
- quatre rouleaux de papier toilette recyclé label écologique, par semaine et par famille,
- une cuisse de poulet bio élevé en laboratoire durable, par repas,
- une télévision à écran plat pour Noël.

Chaque enfant de cette planète recevra pour son anniversaire un logiciel pour apprendre à lire avec des extraits de Proust. Je ne me suis pas encore décidé sur le choix de l'œuvre, j'hésite entre « A la recherche du temps perdu » et « Du côté de chez Swan ». Mais c'est secondaire. Je pense organiser un référendum d'initiative populaire sur ce sujet.

Les mesures ainsi adoptées à l'unanimité par l'Assemblée Nationale des députés gagnant au moins 6000 euro par mois placent désormais notre planète en tête de la course intergalactique contre le réchauffement climatique des effets de serre. Les autres députés ne se sont pas prononcé, tant pis pour les pauvres. Voilà, c'est le développement durable, c'est une sorte de décroissance, mais pas vraiment. En tout cas c'est très urgent et c'est la seule façon de s'en sortir, nous n'avons pas le choix. Ca permet qu'au moins une partie des gens –nous- puisse continuer à vivre décemment. Non ce n'est pas le retour à la marine à voile ou la fermeture des magasins le dimanche soir, comme le voudraient certains extrémistes arriérés, non, rassurez vous, vous aurez toujours le droit d'acheter des iPhone ! Ma décroissance a moi est aussi une forme de croissance, nous devons continuer à croître et vous devez me croire ! C'est ce que j'ai dit aux Roumains pendant des années, ils ne m'ont pas cru, ils n'ont donc pas cru, et ils ont eu bien tort. Et toc.

14. Le hold-up (la génération la plus gâtée de toute l'Histoire de France)

Au Crédit Agricole de Mur-de-Barrez. Je porte un masque en papier, ainsi que tous les clients dans la queue du guichet, ainsi que le directeur de la banque.

Moi (le virus). Bonjour Monsieur. Je voudrais voir le directeur de la banque s'il vous plait.

Le directeur de la banque. Je suis le directeur de la banque. Ca se voit à la taille de ma cravate. Qu'est-ce que je peux faire pour vous cher Monsieur ?

Moi (le virus). Je voudrais retirer tout mon argent.

Le directeur de la banque. Encore ? Mais c'est une contagion ! Vous êtes le millionième client qui retire tout son argent cette semaine ! Bientôt il n'y aura plus un sou ! en plus on a tout investi en bourse, on peut même pas vous le donner votre argent. Mais qu'est-ce qui vous prend à tous, vous pouvez me dire ?

Moi (le virus). C'est un virus, c'est pour vous punir. Vous n'aviez qu'à pas prêter de l'argent à l'Abbé Morel pour la réfection du gymnase et de la chapelle.

Le directeur. Comment vous savez ça ? Et le secret bancaire ?

Moi (le virus). L'Abbé se l'était mis dans le cul.

Le directeur. Je demanderai à l'Etat de nous sauver, le Président ne peut pas laisser s'écrouler le système bancaire. Sinon, il ne pourra plus toucher de salaire.

Moi (le virus). L'Etat, c'est moi. Vous êtes foutu, vieux. Je vais nationaliser les banques et en faire des musées à la gloire du Dieu Argent. On viendra voir des billets comme on bave devant la Joconde. On fera du troc avec de la monnaie de singe, des échanges avec des bouts d'os de banquier. Vous voulez commencer ?

Le directeur. Vous êtes fou. Vous êtes un néo- nazi ?

Moi (le virus). C'est un masque que j'ai ramené de Rio. Chef d'œuvre des Arts Premiers.

Le directeur. Vous êtes de l'Ultra Gauche ?

Moi (le virus). Demandez pardon.

Directeur. Qu'est-ce que vous dites ?

Moi. Mettez-vous à genoux et demandez pardon.

Le directeur. Vous n'y pensez pas !

J'enlève mon masque en papier. Panique générale parmi les clients, cris.

Moi (le virus). Je suis BZ89 en personne ! Si vous n'implorez pas le pardon des générations qui vous nourrissent en vous traînant à mes pieds, je vous éternue à la gueule !

Les clients. Non ! Au secours !

Le directeur, à *genoux*. Pardon. Pardon ! Remettez votre masque, je vous en supplie !

Moi (le virus). Plus fort. Et mieux.

Le directeur. PARDON ! Je ne voulais pas, c'est la faute du système ! Je voulais changer le système de l'intérieur, je voulais protéger les gens et construire une banque moralisée dans une économie moralisée !

Moi (le virus). C'est ce que disent tous les collabos. Comment s'appelait votre mère ?

Le directeur. Pourquoi cette question ?

Moi (le virus). Comment s'appelait votre mère ?!

Le directeur. Maman.

Moi (le virus). Maman comment ?!

Le directeur. Maman Mariette.

Moi (le virus). Elle se rasait sous les bras quand vous étiez enfant ?

Le directeur. Pourquoi vous me demandez ça ?

Moi (le virus). Quel âge avez-vous ?

Le directeur. Je ne sais plus. Laissez- moi tranquille. Je voudrais voir ma maman.

Moi (le virus). Qu'est-ce que vous faisiez en mai 68 ? Essayez de vous en souvenir ! Vous êtes la génération la plus gâtée de toute l'Histoire de France ! en mai 1968, vous êtes né à votre implacable destin, vous avez entamé le plus fameux changement de paradigme de toute l'Histoire ! Vous avez précipité la Société et la Culture dans le trou béant de la Civilisation des Loisirs ! Qu'est-ce que vous faisiez en mai 68, répondez !?

Un silence. Le directeur, accablé, fini par prendre très lentement la parole.

Le directeur. Quand papa nous a quitté, maman m'a mis ma salopette rouge, et nous sommes entrés dans un grand magasin pour y acheter un nounours en peluche de couleur beige. C'était un jeudi après-midi, il n'y avait pas école, un soleil tiède s'était gentiment installé sur le Boulevard des Capucines. Dans les rayons du *Joué Club*, alors que je regardais avides les poupées Barbie exposées nues sur les étals, mon ourson dans les bras, tout s'est soudain cristallisé sur cet événement d'apparence anodine, et l'Histoire s'est accélérée. Le dimanche suivant, j'ai perdu mon ours dans l'autobus ; sur la banquette à côté de moi, maman embrassait un homme que je ne connaissais pas. C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience de l'effroyable liberté qui était la mienne. Les possibles étaient infinis. J'ai accueilli en silence l'individu qui naissait au plus profond de moi-même, j'ai pris acte de l'espace inouï qui s'ouvrait pour moi et ma génération depuis le départ de nos pères. J'ai évacué toute possibilité de Révolution dans une soif infinie d'action et de réalisation individuelle. J'étais libre et je

régnais. Je suis devenu directeur du Crédit Agricole de Mur-de-Barrez. Je suis devenu une bête sans absolu.

Un silence.

Moi (le virus). Mince. Tu sais que tu me bouleverses, mec. Cette vérité qui sort de ta bouche, cette putain de médiocrité qui te caractérise, ça me bouleverse. J'en chialerais presque, tu vois. Pourquoi est-ce que vous avez fait tout ça ? Ce petit bout de résistance et de révolution qu'il vous restait, vous l'avez achevé, vous avez ouvert le frigo en douce et vous l'avez bouffé comme des porcs que vous êtes. Maintenant, le virus ne suffit plus, il faudrait muter à nouveau, il faudrait que quelque chose advienne, quelque chose de vraiment dégueulasse, ou alors de formidablement magnifique et éblouissant. Il faudrait que quelque chose en nous trouve le moyen de passer au-dessus, il *faut* trouver un chemin, un début de solution. Maintenant.

(Je lui braque doucement mon flingue sur la tempe. Léger frémissement parmi les clients)

Que personne ne bouge où je lui fait péter le cerveau droit, il ne pourra plus travailler sur Macintosh ! J'exige une 205 hybride et 200 000 euro en cash, immédiatement ! Vous voyez cet homme, il a reconnu sa misère et sa médiocrité, il a fait acte d'humiliation publique. Il est malgré lui le représentant minable d'une génération de nantis. Jusqu'à aujourd'hui, le langage seul séparait l'Homme de l'animal. Le langage c'est la possibilité de s'extraire de soi, c'est le moyen de créer du sens et du symbolique pour repousser sans cesse plus loin les limites de la condition humaine. Avec lui, il n'y a plus de langage, plus rien n'a de sens, l'idéologie est morte, le pragmatisme aussi, nous sommes devenus des bêtes, et les bêtes ne raisonnent pas.

Maintenant, nous allons écouter le silence des bêtes. Tout le monde se tait, et on écoute le silence des bêtes. En fa majeur. Ca tourne. *(Dictaphone en lecture : silence.)*

15. Matérialisme (la souffrance des bananes quand on les pèle)

La vieille bourgeoise philosophe, sous la forme d'une banane. Entre la vieille bourgeoise philosophe sous la forme d'une banane.

Il faut cesser de penser le monde comme un rapport entre haut et bas. Il n'y a pas de transcendance, il n'y a que de la matière. Regardez ce tigre, vous le voyez ?

Moi (le virus). A côté du panda ?

La vieille bourgeoise philosophe, sous la forme d'une banane. Oui. Il a l'air heureux. De quelle âme est-il le corps ? Dommage qu'il ne puisse pas nous le dire.

Moi (le virus). D'où vient que vous, vous pouvez parler ? Vous êtes la seule banane philosophe que je connaisse.

La vieille bourgeoise philosophe, sous la forme d'une banane. Merci.

Moi (le virus). (*dictaphone*). Fait divers : depuis Mur-de-Barrez, et alors que le directeur du Crédit Agricole pleure doucement sur le sol carrelé de l'agence locale, nous assistons par miracle au lent réveil du tigre endormi en plein soleil. Il se lèche lourdement les pattes en ne pensant à rien d'autre qu'à son ventre. Il est concentré sur son estomac, et ça se voit. Au moment où je vous parle, un vol de flamands embrase le ciel d'un jet de plumes rose. D'un cri, l'éléphante appelle son petit resté en arrière du groupe. Le tamanoir digère à l'ombre d'un baobab. Il pleut sur Mur- de- Barrez. Monsieur le maire a fait ses bagages et s'apprête à fuir en pleine nuit, deux jours seulement après le début de la campagne électorale. Il emporte avec lui des coupures de journaux et 50.000 dollars de taxe professionnelle dans une valisette en métal. Une bande de jeunes révoltés a mis le feu à un tracteur. Le plan banlieues va être étendu au plateau de l'Aubrac. La monarchie a été rétablie par décret ministériel, ma mère a été désignée comme régente jusqu'à ma majorité. C'est la nuit de la Saint Barthélémy, ça va saigner. Dans un garage, on tue le cochon.

La vieille bourgeoise philosophe, sous la forme d'une banane. C'est affreux, ce que vous dites.

Moi (le virus). Non. C'est le cycle éternel du vivant. Devant lui, nous ne sommes qu'inquiétude et fascination, et nous sautons à cloche pied, de l'une à l'autre.

La vieille bourgeoise philosophe, sous la forme d'une banane. Pour moi, rien ne justifie la souffrance des bananes quand on les pèle.

Moi (le virus). C'est moi qui décide de ce qui peut ou pas se justifier. Je mange la vieille bourgeoise philosophe sous la forme d'une banane.

16. La Démocratie dans le caniveau.

Dehors, la Démocratie est allongée dans le caniveau.

La démocratie. Ahhhhrgh !

Moi (le virus). Qu'est-ce que vous faites là, allongée dans le caniveau ?

La démocratie. Je dors. J'ai mal à la gorge.

Moi (le virus). Ce sont les premiers symptômes. Vous êtes malade.

La démocratie. Qu'est-ce qu'il vaut mieux ? Une démocratie malade ou un Etat policier en pleine santé ?

Moi (le virus). C'est moi qui pose les questions. Debout ! Relevez-vous ! Le combat n'est pas terminé !

La démocratie. Le combat n'a jamais commencé. Je n'ai jamais vécu autre part que dans ce caniveau. Rappelez-vous Gavroche... La démocratie, c'est le peuple lui-même, et le peuple n'existe pas, il n'y a que des sondages. Une opinion ne fait pas un peuple.

Moi (le virus). Debout, j'ai dit. Vous allez vous relever, marcher jusqu'au centre d'accueil le plus proche, prendre un bain, et vous montrer digne. Vous puez. Vous avez les mains sales.

La démocratie. J'ai du sang sur les mains, oui ! Car je ne porte pas de gants, moi, je ne maquille pas mon passage. Et je vis dans le caniveau, au milieu des rats, je suis le peuple. La vérité n'a jamais les mains propres, elle a les mains sèches et rêches et ne se met pas de crème hydratante bio. Ou alors c'est une menteuse.

Moi (le virus). Il y a du vrai dans ce que vous dites. Je suis déstabilisé. Vous voulez dire que pour être juste il ne faut pas être pur ?

La démocratie. Il faut revoir notre conception de la pureté. Pur n'est pas celui qui respecte scrupuleusement une loi impure. Juste n'est pas celui qui respecte scrupuleusement une loi injuste.

Moi (le virus). Vous en êtes au premier stade de la maladie. Quand j'aurai muté encore une fois, ce sera plus douloureux.

La démocratie. Mieux vaut mourir dignement alors.

Moi (le virus). Faire bonne figure ? (*dictaphone*) Nous assistons ici à la fin médiocre d'une idée médiocre. Je pensais que c'était une légende, mais non, je l'ai rencontrée, elle existe. C'est une vieille femme sénile et mythomane : elle aurait eu son heure de gloire en Grèce il y a des lustres. C'est une sorte de religion vaine, sur le dos de qui beaucoup ont fait du gras. Elle a ses croisades et son inquisition. Sa théologie et ses réformateurs. C'est une belle idée mais c'est une idée terrible, coupable de ne pas pouvoir être ce qu'elle prétend être. C'est une mendicante que personne ne regarde et dont tout le monde parle une fois par an, quand il fait froid. Elle va crever, et je ne suis même pas ému. Je suis un monstre.

La démocratie. Achève-moi !

Moi (le virus). Pas question. On peut encore avoir besoin de toi. Pour les élections !

Et maintenant, je vais me cacher dans une forêt. Un petit peu.

17. La liste des mauvaises actions (interruption de programme)

Moi (le virus). Dictaphone.

-Dernière en date : j'ai regardé mourir la démocratie dans un caniveau, je l'ai filmée et j'ai posté la vidéo sur You tube, mais je ne lui ai même pas tendu la main.

-J'ai abandonné mon fils de 14 mois dans le siège du caddie par -4, sur le parking du Carrefour Market de Mur- de- Barrez. Avec un peu de chance, l'Abbé l'aura récupéré.

-J'ai déboisé l'Amazonie pour le plaisir, en pissant sur les baobabs. Fastoche.

-J'ai craché dans la soupe populaire et je l'ai distribuée à des sans papiers afghans qui travaillaient pour Bouygues.

-J'ai donné 25 euro au Téléthon.

-J'ai fantasmé sur la boulangère.

Pause dans l'enregistrement.

Le fantasme de la boulangère n'est pas une légende. C'est une femme que l'on voit tous les jours, à qui l'on dit toujours la même chose –une baguette s'il vous plaît, ce sera tout, merci, bonne journée-, qui nous fait toujours le même sourire ambigu, qui porte toujours un petit tablier échancré recouvert de farine. C'est une relation minimaliste mais remplie d'un mystère intensément érotique. Que pense-t-elle de moi ? Me trouve-t-elle séduisant ? S'imagine t-elle coucher avec moi ? Est-elle heureuse de me revoir ce matin ? Et caetera. Je me pose une question : existe-t-il le même fantasme pour les femmes concernant le boulanger ?

-Toujours est-il que j'ai fantasmé sur elle et que je lui ai imposé ma pulsion. Autrement dit je l'ai sodomisée de force en lui enfonçant une baguette dans l'anus. Je sais c'est horrible, mais j'avais mis une capote.

Ca nous fait un total de 7 mauvaises actions pour la semaine. Petite forme.

18. L'ermite (Born in the USA)

Moi. Poursuivi par le directeur du Crédit Agricole vêtu d'une salopette rouge et par un troupeau de bananes philosophes placées sous le commandement d'une vieille femme hirsute, j'ai décidé de me retirer du monde. Cette grotte fera un abri parfait. C'est depuis cette histoire avec l'hôtesse de l'air, à Rio. Avec le recul, j'ai trouvé ça dégoûtant. Surtout depuis que je suis tombé dessus sur internet, entre une vidéo de fellation et une de zoophilie postée par une banane. Je ne savais pas que nous étions filmés. Grâce à moi elle a gagné une voiture au concours de la vidéo hot. Et puis de savoir qu'il existe une forme dégénérée de moi-même après mutation sexuelle, ça en rajoute. De savoir que d'autres moi- même sont en train de proliférer à travers le monde, je ne peux pas le supporter. Je me dégoûte. En même temps, c'est le principe de la procréation. J'ai donc décidé de ne plus procéder à des contaminations par voie sexuelle. Je veux devenir un virus chaste et abstinent. Je sais que je ne tiendrai pas trois jour, mais c'est pour la forme.

Entre un ingénieur de la Nasa.

L'ingénieur de la Nasa. Excusez-moi, Monsieur le Président BZ89, mais vous êtes sur un territoire américain.

Moi (le virus). Je ne savais pas, Monsieur l'ingénieur de la Nasa.

L'ingénieur. Vous n'avez pas le droit de faire des barbecues sur ce territoire, c'est un espace sécurisé par le Pentagone, pour raison d'Etat.

Moi (le virus). Je n'en avais pas l'intention. Je suis en plein jeûne.

L'ingénieur. Si vous ne savez pas quoi faire, nous recherchons en ce moment des volontaires pour retourner sur la lune.

Moi (le virus). Pourquoi pas ? D'autres horizons à contaminer. Notre soif de consolation est décidément impossible à rassasier.

L'ingénieur. Je ne vous le fait pas dire. Le programme d'entraînement est très intensif, mais vous avez su montrer par le passé des capacités d'adaptation indéniables.

Moi (le virus). Tout flatteur vit au dépend de celui qui l'écoute.

L'ingénieur. Et votre plumage n'a d'égal que votre ramage -ou quelque chose comme ça.

Moi. Le problème c'est que je ne me sens précisément pas très bien en ce moment. J'ai l'impression que je suis en train de re muter. Qu'advient-il après ?, je ne saurai le dire.

L'ingénieur. Vous êtes dangereux. (*Il fuit*)

Moi (le virus). Restez, je vous en prie, je me sens seul.

L'ingénieur. N'y comptez pas, je vous mets en quarantaine, je fais boucler le périmètre. Mettez un masque !

Moi (le virus). Il me reste Mickey et Daisy. Lequel vous préférez ?

L'ingénieur. Vous êtes en train de muter d'une façon terrifiante. Votre corps est en proie à des spasmes insoutenables pour le regard. On doit vous envoyer sur la lune, c'est notre seul recours !

Moi (le virus). C'est vous qui m'avez créé pendant la guerre froide, assumez les conséquences de vos actes !

L'ingénieur. Personne ne doit le savoir. Cette conversation doit rester secrète.

Moi (le virus). Elle sera donc demain sur internet et vous serez démis de vos fonctions.

L'ingénieur. Tu ne m'impressionnes pas BZ89. C'est fini pour toi. Tu as fait trop de mal autour de toi, mais maintenant tu es inoffensif. Tu souffres, je le vois. Nous allons t'expédier sur la lune, et de là- haut tu nous feras des grands signes, et nous, on ne te verra pas. On ne regardera même pas dans ta direction.

Moi (le virus). Une pierre de la grotte va tomber sur ta tête. Hop, voilà. Tu te tais maintenant. C'est le silence des bêtes. (*dictaphone*) Que faut-il déduire d'une telle déconvenue ? La science elle-même vient d'échouer dans sa tentative pour me récupérer. La science officielle du moins. Car la science occulte est encore là, elle guette un geste de moi pour entrer en moi. Le vaudou et le culte des morts seront les réponses au vide devant lequel se trouvera l'Homme après mon passage. Après mon passage il ne restera rien, le virus aura annihilé toute forme de vie animale et humaine. Et végétale. D'ailleurs maintenant, je vais raser la forêt, on respire trop ici.

Je m'adresse aux ouvriers bûcherons réunis dans une clairière non loin de la grotte.

Alors voilà. Vous me rasez tout ça, vous coupez les troncs à ras, et vous brûlez les racines. Vous commencez par le Brésil, et ainsi de suite. Que se passerait-il si plus une espèce végétale n'était fichue de s'occuper de la photosynthèse ? Et bien nous allons tenter l'expérience en supprimant toute vie végétale. Le virus se transmet d'Homme à bête et de bête

à Homme. Il va à présent se transmettre de bête à plante et d'Homme à plante. Toute la chaîne du vivant est reliée, elle sera déliée. J'attaque tout, je m'attaque à tout. Et pour commencer je vais pisser dans les fougères. Hop.

19. Le testament de l'Abbé Morel

Monsieur le maire de Mur- de- Barrez est tout nu dans la neige avec une valisette en métal posée à ses pieds.

Le Maire de Mur- de- Barrez. Quand je l'ai quitté hier soir, il avait l'air bien. Il relisait St Jean en tricotant des moufles pour les orphelins du Burkina. Nous avons parlé d'amour. Je ne pensais vraiment pas que quelques heures après... il rejoindrait la maison du Père. (*Il se signe*) Toujours est-il que voilà, il est mort. Je dois maintenant m'acquitter de ma mission avant mon départ pour Los Angeles, et vous remettre son testament. C'est un moment très émouvant. (*Il décachette l'enveloppe*) Voilà : « Moi, Jean- Lucien Morel, abbé et directeur du Collège de Mur- de- Barrez, lègue toute ma fortune aux enfants du Collège de Mur- de- Barrez. Ils étaient tout ce que j'avais, ma seule famille, ma seule joie. ».

Quand je pense que sa fortune, c'est en partie moi qui la lui ai constituée. Le salopard d'ingrat. Tiens, voilà ce que j'en fait de ton papier de merde ! (*le maire déchire le testament et le piétine dans la neige*). Rien ! Rien du tout, tu m'entends, ils n'auront rien !

Bon. Je m'en vais. Dans cette valisette il y a toutes les coupures de presse qui rendent compte du procès, et le journal intime de l'Abbé. Je vous les laisse, le voilà votre héritage : le récit de ses saloperies !

Parfois, quand il était triste, il marchait seul dans le village abandonné, et léchait les vitrines vides des magasins sinistrés. C'était un homme bon, avec une grande langue. Un saint homme, avare et pédophile. Mais qui sommes-nous pour le juger ?

Moi (le virus). Il se tire une balle dans la tête.

Le maire. Je dédie cet acte sordide à BZ89.

Moi (le virus). Il meurt. J'entre.

(*dictaphone*). Ici Mur- de- Barrez. J'assiste en direct à la montée aux Cieux de Monsieur le maire et de son ami l'Abbé Morel, escortés par des myriades d'anges blancs qui montent et qui descendent leur pantalon. Bon débarras.

20. La phase terminale

Moi (le virus). Je suis un chamane. Maintenant que tout le monde est touché par le virus, je suis parvenu, par la seule force de la méditation, à me télé- transporter jusqu'au Pôle Nord, pour constater que la fonte de la banquise n'est pas une connerie. (*dictaphone*) Voici l'ours blanc qui approche, lourd et fier, ses pattes arrière faisant craquer la neige avec rigueur et abstraction. Ca ne veut rien dire. Il est 14h15, le soleil arctique peine à disparaître, il semble insister pour brûler un peu plus encore la peau des Inuits réunis en assemblée plénière sur la

banquise. Leur chef, sorte de Robin Williams bridé arborant une casquette bleue « Boston University » et des lunettes noires « Ushuaïa », s'avance vers moi. Que me veut-il ? Son pas est lent, son regard est dur, son harpon est affûté. Quelque chose va advenir. Je rends l'antenne.

Le chef Inuit. L'Homme blanc est venu pour pleurer ?

Moi (le virus). En quelque sorte.

Le chef Inuit. La compassion est un concept auquel nous sommes étrangers, car c'est un concept vain sur cette terre. L'action est seule souveraine.

Moi (le virus). Ca se défend.

Le chef Inuit. Nous allons te juger et nous allons te condamner au cours d'un procès qui restera dans la mémoire de l'humanité. Ensuite je planterai mon harpon de chasse entre tes deux yeux et nous ferons de l'huile de phoque avec ta graisse.

Moi (le virus). Je comprends. Vous essayez de commettre un acte désespéré, c'est un appel au secours. Mais vous vous trompez de cible. Je suis un homme faible. Le virus vient d'entrer dans sa phase terminale, j'ai la gorge en feu comme jamais, j'ai 46 de fièvre. Mon corps ne répond plus, et je suis en état de mort cérébrale. Dans quelques secondes, j'agoniserai. Il n'y aura pas de procès, j'échapperai au jugement, je ne répondrai pas de mes actes. J'ai mal.

Entre le convoyeur de fonds ministre des finances.

Le convoyeur de fonds ministre des finances. Président, j'ai besoin de vous !

Moi (le virus). Tiens, bonjour monsieur le Ministre des finances, de la sécurité sanitaire et du principe de précaution. Qu'est-ce que vous foutez ici ?

Le convoyeur ministre. Je vous cherchais. Il m'est arrivé une histoire stupide. Je suis allé à Rio, pour le carnaval, et j'ai fait l'amour avec une hôtesse de l'air. Cette salope m'a refile une nouvelle version de cette saloperie de virus. Sauf votre respect. Je crois qu'il est à nouveau en train de muter.

Moi (le virus). C'était elle le virus, idiot. Maintenant, soit tu résistes et tu deviens le virus à ton tour, soit tu t'éteins doucement comme un sidaïque.

Le convoyeur ministre. Il n'y a pas d'antidote ?

Moi (le virus). Il y a un vaccin, mais c'est trop tard. La seule chose possible, c'est le suicide. Inoculer le vaccin à un virus équivaut à le suicider. Tu as une seringue ?

Le convoyeur ministre. J'en ai plein. Mais je ne veux pas mourir, je ne suis pas un virus !

Moi (le virus). Donne, c'est pour moi. Je vais me vacciner contre moi-même et vous dire adieu. Je verrai le soleil descendre comme une aurore boréale sur la banquise en feu, et la femme du chef Inuit dansera la danse des morts en priant pour que mon âme monte aux enfers. La vieille bourgeoise philosophe m'a dit qu'il n'y avait pas de transcendance, mais

celui qui a vu un ours blanc se lécher la patte sur la banquise, celui- là ne peut pas croire ça. Je deviens mièvre, je fais du Claudel. Sur le fond, pas sur la forme.

Le chef Inuit. Hugh.

Le convoyeur ministre. Ne mourez pas Monsieur le président- virus, sans vous, qu'allons-nous devenir ?

Moi (le virus). Cela continue après moi, la pandémie est mondiale. Le virus a infesté le système Terre et ne cesse de muter et de s'adapter. Tout ce qui sera tenté le sera en vain. L'hôtesse de l'air a fait des petits.

Le convoyeur ministre. Dans les favelas, j'ai vu des pandas manger des raviolis.

Moi (le virus). (*Dictaphone*) Et maintenant, je m'inocule le vaccin dans la fesse. Le produit passe dans le sang, il chauffe. Je ressens une étrange sensation d'apaisement, comme si je sortais de moi-même. Est-ce qu'en mourant virus, je renaîtrai Homme ? Ce serait une chose horrible, un changement d'échelon social, très difficile à accepter. Le virus est une élite des temps moderne, il est considéré comme un hôte de prestige qu'il faut accueillir avec les égards d'un émir saoudien. Ca y est je ne sens plus rien. Je me couche sur la glace et je suce un esquimau qui passe. La nuit polaire me recouvre avec son gros manteau. Il fait très blanc. Je revois le film de ma vie. J'ai aimé cette vie. Maman est là. Papa aussi. Et ces secrets que je gardais en moi sans les dire. C'est le principe du secret en même temps. L'arbre que j'ai reçu sur la tête. Le trou que j'ai fait dans le sol. Je portais une souffrance terrible, et l'impossibilité de l'oubli. A vous les studios.

Le convoyeur ministre. On organisera un bel enterrement.

Moi (le virus). Non, non, s'il te plaît ! Oubliez- moi ici, ne dites à personne que j'ai jamais existé, je veux être là comme un vieux bout de lichen. Je veux pourrir. Tout est matière. Je suis un lichen, c'est la métempsychose, la vieille avait raison. Dans ma valisette il y a le testament de Ceaucescu, et la photo d'un agriculteur africain dont j'avais pourri les récoltes avec des pesticides. Je te les lègue, c'est tout ce que j'avais.

21. Le testament de Ceaucescu

Ceaucescu. Ici depuis Avoriaz où je passe mes vacances au ski avec mon épouse, je vous lègue toute ma reconnaissance. C'est tout ce que j'ai. Si j'avais quelque chose d'autre, je vous l'aurais légué. Mais tout ce que j'avais appartenait aux Roumains, il m'est donc impossible de vous le donner, ce serait malhonnête. En attendant, je vous souhaite à tous un très joyeux Noël !

22. La phase terminale (bis, le retour à la terre)

Moi. A Mur- de- Barrez, l'hiver.

Il y a un bon feu de cheminée, et un lac de sang dans l'église.

Ma mère. C'est un lac artificiel. Tu as toujours été fasciné par les lacs artificiels. Quand tu étais petit, j'avais essayé de te noyer dans un lac artificiel.

Moi. Un jour de désespoir sans doute. J'aurai retrouvé les maisons englouties et le squelette d'une fillette oubliée dans sa chambre le jour de l'ouverture des vannes. Les nouilles restées dans le fond de la casserole. L'ours en peluche pourri au coude déboîté. J'aurai pris plaisir à errer dans les rues aquatiques du village inondé. Un jour de soleil. Un vacarme étourdissant quand ils ont ouvert. Et les gens qui regardaient de là- haut leur vie partir en eau de bouillon.

Ma mère. Tu as toujours eu beaucoup d'imagination.

Moi. Mais là c'est un vrai lac, avec mon sang et celui des miens. Les histoires que je raconte finissent toujours ainsi, dans un bain de sang, de boue et de silence. L'église dégouline de sang, les orgues jouent la marche funèbre.

(On entend ma voix préalablement enregistrée dans le dictaphone) Fait divers. A Mur- de- Barrez, la ville de l'abbé Morel, un jeune homme s'est donné brutalement la mort après avoir tué son père, sa mère, et tous les habitants du village. Il les a enfermés dans l'église, les a attachés à la Croix d'un Christ en bronze, et a ensuite mis le feu à la station- service qui jouxtait le bâtiment. Suite à l'explosion, le feu s'est répandu rapidement, et les habitants sont morts asphyxiés, tandis que lui sautait du haut du clocher en criant « maman ». Seul le maire de la Ville a pu vraisemblablement s'enfuir à temps, mais on l'a retrouvé mort un peu plus loin, une balle dans la nuque, étendu tout nu sur un chemin de terre. A ses pieds, le testament de l'abbé Morel gisait épars, comme un dernier blasphème.

Fin de la première partie.

Entracte.

Deuxième partie

DE LA CRISE IDENTITAIRE COMME STADE EVOLUTIF DU VIRUS

PERSONNAGES

Moi

Ma mère

Le maire de Mur- de- Barrez

Une jeune fille endormie

Un ancien nazi

Un révolutionnaire cagoulé

La présentatrice de France 3 Auvergne

Un grand scientifique belge

Un noir

La guillotine

Ponce Pilate

Le chanteur

Cette seconde partie se déroule en 2015 et 2016. J'ai 33 ans.

Mêmes remarques que dans la première partie concernant les titres et sous-titres.

1. Le départ

A Mur- de- Barrez, chez ma mère.

Moi. Maman, qu'est-ce que tu fais-là, couchée par terre à gémir ?

Ma mère. Je me suis fait injecter un produit mortel dans le sang. Ce produit va me tuer à petit feu, mes cellules vont vieillir, dans dix ans j'aurai des rhumatismes prononcés, de l'arthrose, dans 15 ans je perdrai la mémoire, dans 20 ans je resterai assise sur mon fauteuil toute la journée, dans 25 ans on me mettra sous perfusion, dans 30 ans en soins palliatifs. Et ce sera fini.

Moi. Maman, ton produit c'est la vieillesse.

Ma mère. Je sais. C'est horrible.

Moi. Oui. C'est une malédiction. Où est papa ?

Ma mère. J'ai dit à ton père : embrasse-moi sur la bouche, et il a allumé la télévision.

Moi. Maman, je vais partir, je vais quitter Mur- de Barrez. Ici il n'y a que de la neige à gros flocons et le vent dans les arbres morts. Il faut toujours rentrer du bois pour l'hiver et ça me coupe les doigts avec les échardes. Sur la route j'ai vu des loups. J'ai vu un enfant mort, j'ai pensé : c'est moi. Je l'ai ramassé et je l'ai mis en terre. Je pars.

Ma mère. Je dirai une messe pour lui. Une neuvaine. Comme quand tu étais petit, il y avait toujours des neuvaines.

Moi. Quand j'étais petit nous allions au cimetière le dimanche. L'église était sombre et glacée, elle ressemblait à un grand mouroir, où de vieilles vendeuses de volailles, portant verrues rouges et chandails verts, chantaient des cantiques obsolètes d'une voix geignarde. A la sortie de la messe, des paysans idiots portant bottes de caoutchouc et pulls à grosses mailles, parlaient très fort pendant des heures avec le curé devant l'entrée du presbytère. Le curé était un homme gris, au visage blanc, avec de petites excroissances de gras juste au-dessus des sourcils. Il avait une grosse voiture noire. Je suis donc la preuve vivante que la Foi est un don qui résiste à tout.

En venant ici, j'ai croisé des curés morts. Sur le chemin, allongés les pieds devant comme des bagnoles garées en épis, une série de curés morts, tous gelés dans la neige, un crucifix entre les orteils. Et des loups. Il n'y a plus personne ici, il n'y a plus de messe le dimanche. Il n'y a même plus de lune la nuit, plus de soleil le matin, et plus de pluie en novembre. On n'y voit plus rien.

Ma mère. Il y a moi.

Moi. Tu vas rester seule dans ta maison noire. Tu vas rester seule avec ton virus de vieillesse dans le sang et je ne vais pas te regarder mourir, personne ne regarde mourir personne aujourd'hui. Tu vas mourir dans l'indifférence générale, mais tu ne mourras pas dans l'oubli. On ne pourra pas dire qu'on ne savait pas, et on sera tous coupables. (*dictaphone*) Nous sommes le 24 avril 2015. Je n'assiste pas à la mort de ma mère, je ne la vois pas se coucher

dans son lit de vieillesse, je ne vois pas la lente décrépitude de son corps et la fin progressive de son cerveau. Je pars.

2. Crise d'identité

Sur la route qui traverse Mur- de- Barrez.

Moi. Vous êtes encore là, vous ?

Le maire de Mur- de- Barrez. J'ai été pris d'un doute. Des rumeurs courent selon lesquelles vous ne seriez pas réellement qui vous êtes.

Moi. Allons- bon. C'est vrai que j'ai toujours été sujet à des troubles de l'identité, des crises schizo-phréniques si vous voulez. C'est une pathologie courante dans les sociétés modernes dépolitisées, surtout depuis l'invention de la psychanalyse.

Le maire. Ne glosez pas. Vous auriez usurpé l'identité d'un jeune homme après l'avoir découpé en rondelles. Sa pauvre vieille mère se serait même laissée prendre.

Moi. Prouvez-le.

Le maire. Vous seriez Abdelkader Benoukian, vendeur d'armes arménien qui aurait notamment participé au génocide de ses compatriotes par l'armée Turque pendant la première guerre mondiale. Devenu milliardaire après la guerre, vous êtes le propriétaire de multiples sociétés écrans, et vous revendez aujourd'hui des missiles nucléaires soviétiques à l'armée iranienne.

Moi. Vaste blague.

Le maire. Je compte bien élucider ce mystère opaque, Monsieur Benoukian. Je ne laisserai pas dire par ces vampires de la presse people que Mur- de- Barrez est un refuge pour fripouilles internationales recherchées par Interpol et par le Tribunal pénal de La Haye. Où étiez-vous les 24 et 25 avril 1915 ?

Moi. Je suis né en 1982.

Le maire. Mensonge ! Au bout du village, il y a une grange. Dans la grange, nous avons retrouvé un étendard rouge arborant une croix gammée noire. Un étendard nazi. Et des cagoules du Ku Klux Klan. Mon petit doigt me dit que vous y êtes pour quelque chose.

Moi. Cette ville a toujours été un repère pour les pires vicieux de la terre. C'est même marqué dans les guides touristiques. Quoi qu'il en soit, je vous jure que je n'y suis pour rien dans cette affaire.

Le maire. Hier matin, on a retrouvé un homme noir pendu dans la grange, ses couilles arrachées plantées sur une fourche. Tout porte à croire qu'il s'agirait d'un crime raciste.

Moi. En effet, tout porte à le croire.

Le maire. Bien, maintenant, je vais continuer mon enquête. Je cherche des traces d'ours. Il est possible que tout ce bordel soit dû à la réintroduction de l'ours dans les Pyrénées. C'est invraisemblable, mais c'est probable.

Moi. Le maire s'en va, cherchant des traces avec une loupe.

Ce fou en viendrait à me faire douter de ma propre naissance. Suis-je réellement né en 1982 ? Sommes-nous réellement en 2015 ? Souvent je ne parviens pas à dire qui je suis. Je fouille en vain les profondeurs de mes désirs, mais je ne sais même pas ce que je veux, je reste paralysé. Sec. Je ne suis qu'un corps vide, mettez ce que vous voulez à l'intérieur. Choisissez.

3. La question du temps

Une chambre d'hôpital. Une jeune fille étendue sur le lit, reliée à des appareils de contrôle.

Moi. (*Dictaphone*). Cette fille a été piquée par une mouche Tsé- Tsé lors d'un safari en Afrique le 24 avril 1915, premier jour du génocide arménien. Triste journée. On l'a rapatriée ici et depuis elle ne s'est pas réveillée. Elle n'a pas vieilli. Sa peau est toujours la peau d'une jeune fille, ses seins ronds sous le drap sont toujours ceux d'une jeune femme. Dans ce lit blanc, elle respire profondément. C'est un mystère pour la science. Des centaines de spécialistes se sont penchés sur son cas sans comprendre. On vient de toute la planète pour la voir. En me rendant à son chevet, je cherche une réponse à la question du temps. Car il y a la question du sens, et il y a la question du temps. Ces deux questions sont elles-mêmes une partie des réponses à la question de l'identité qui se posait justement tout à l'heure dans la scène 2.

J'arrête d'enregistrer.

Elle est calme. Comment croire que tout a passé autour d'elle sans qu'elle n'en fût jamais atteinte ? Est-ce qu'elle m'entend ? Est-ce qu'elle me voit ? Quelque chose d'absurde me fait dire qu'elle seule peut savoir qui je suis. Quelqu'un qui a tout vu depuis 1915 et qui est resté éternellement jeune sait forcément qui je suis. Elle va se réveiller. Elle va forcément se réveiller.

4. Commerce

Entre un ancien nazi.

L'ancien nazi. Cher Monsieur Bénoukian, j'ai d'importantes révélations à vous faire. Moyennant finances, naturellement, je peux vous dire qui vous êtes. Qui vous êtes vraiment.

Moi. C'est une manie en ce moment. Dites d'abord, je paierai après.

L'ancien nazi. Vous n'êtes pas Abdelkader Benoukian, vendeur d'armes arménien qui aurait notamment participé au génocide de ses compatriotes par l'armée Turque pendant la première guerre mondiale. Vous n'êtes pas devenu milliardaire après la guerre, vous n'êtes pas le propriétaire de multiples sociétés écrans, et vous ne revendez pas aujourd'hui des missiles nucléaires soviétiques à l'armée iranienne.

Moi. Bon, c'est déjà ça.

L'ancien nazi. Vous êtes Heinrich Von Spiegelman, juif suédois renégat qui collabora avec le Reich comme vendeur de saucisses entre 1942 et 1945. Vous étiez le fournisseur officiel des saucisses de la Wehrmacht. Après la guerre, vous avez disparu de la circulation et vous êtes réapparu en 1967 à Pretoria, en Afrique du Sud. Vous vendiez des médicaments périmés dans les quartiers noirs.

Moi. Je vous remercie pour vos précieux renseignements. Voilà 5000 dollars, argent sale naturellement.

L'ancien nazi. Naturellement. Je vais enfin pouvoir aller aux putes !

Moi. Je m'en réjouis pour vous.

L'ancien nazi. A Mur- de- Barrez, il n'y a que des gosses, à force ça lasse. Hier on a bien tué un noir mais ça ne suffit plus à tromper l'ennui. Cela dit, nos petites réunions masquées avec le maire et les autres notables sont amusantes, on ne va pas se plaindre.

Moi. Le maire est donc dans le coup pour le Ku Klux Klan. J'aurai dû m'en douter.

L'ancien nazi. Il est complètement véreux : Marlboro lui a financé la construction d'un nouveau rond- point sur la route de Clermont. Ici, vous serez dans votre élément, cher Monsieur Spiegelman.

Moi. *(avec l'accent allemand)* Je m'y sens déjà comme un poisson dans l'eau. *(dictaphone)* Mur- de- Barrez, 1er janvier 2016. Depuis le début de la mort de ma mère, ici, rien n'a changé. Il pleut des pluies acides, la rivière est totalement irradiée, les poissons morts flottent dans les égouts et les chiens hurlent à la mort. L'agence locale du Ku Klux Klan a racheté la ville, elle a fait ériger une statue en pied de l'abbé Morel sur la place du village. L'abbé y est figuré de profil, enfonçant son index dans le cul d'un garçonnet blond en culottes courtes. La guerre thermo- nucléaire semble avoir épargné l'Aveyron : les arbres morts sont encore debout et des centaines d'oiseaux couverts de pétrole piaillent en survolant des fils électriques dénudés.

5. Crise d'identité (bis).

Le maire de Mur- de- Barrez arrive sur un Vélib' équipé d'un phare à dynamo.

Le maire de Mur- de- Barrez. Je poursuis mon enquête. Je vous rappelle qu'en tant que maire de cette ville, j'en suis aussi le premier magistrat. Bon. Depuis la guerre thermonucléaire, la ville est devenu un refuge pour une bande de révolutionnaires cagoulés qui veulent la chute de la démocratie, dont je suis l'heureux représentant local. Ne seriez-vous pas l'un de ces cagouleurs par hasard ?

Moi. Et vous, ne seriez-vous pas membre du Ku Klux Klan ?

Le maire. Ecoutez mon petit bonhomme, je vous défends de me calomnier !

Moi. Le problème de ces cérémonies secrètes c'est que vous êtes tous masqués. Mais, avant-hier, dans la grange au bout du village, un seul d'entre vous portait l'écharpe tricolore...

Le maire. Damned, je suis découvert. Si vous me dénoncez, je dis tout : je sais qui vous êtes...

Le maire et l'ancien Nazi. ... Heinrich Von Spiegelman !

Moi. Je ne suis pas Spiegelman. J'ai découvert une nouvelle piste qui peut également vous intéresser : je suis le petit-fils de Napoléon III.

Ma mère et Le maire. Ah bon ?

L'ancien Nazi. Ah bon ?

Moi. J'ai grandi à Budapest où je me suis enfui après la chute de l'Empire. J'ai fait fortune en vendant des queues de carottes à des éleveurs de lièvres de Patagonie. J'ai racheté le palais présidentiel d'Autriche- Hongrie en 1917, et je l'ai revendu à des émirs saoudiens. Avec l'argent, j'ai payé mes impôts.

Le maire. Ne comptez pas sur moi pour vous plaindre. Et expliquez-moi, alors, pourquoi vous avez une cicatrice en forme de mâchoire de loup sur l'omoplate?

Moi. Je regarde mon omoplate.

Bordel de Dieu, il a raison. Je ne l'avais jamais vue ! Mais d'où vient cette marque ? C'est terriblement angoissant !

Le maire. C'est la marque de reconnaissance de la famille...

Le maire et l'ancien Nazi. ...Spiegelman.

Le maire. Une famille d'esclaves juifs qui ont fui l'Egypte vers les Carpates, le pays des loups, c'est bien connu. Comme dans *Les Dix Commandements*, mais en vrai. La lignée des Spiegelman aurait donné naissance à de bien sinistres individus. A commencer par un certain Judas Iscariote, compagnon du Christ.

Moi. Vous voulez dire que... ?

Le maire. Vous avez parfaitement compris : vous êtes le descendant du traître qui a vendu Jésus Christ aux Romains ! Vous êtes responsable de la mort de Dieu, et vous avez bâti votre fortune sur les fameux trente deniers touchés par votre ancêtre pour son irréparable forfaiture.

Moi. Et je les ai réinvestis dans une usine de saucisses, avant de trahir une nouvelle fois mon peuple pendant la dernière guerre, en nourrissant les soldats allemands, c'est bien ça ?

Le maire. CQFD. Félicitations.

Moi. Avez-vous les preuves de ce que vous avancez ?

Le maire. J'en ai pleins. Je les ai enfermées dans une caisse de plomb que j'ai enterrée dans mon jardin.

Moi. C'est stupide.

Le maire. Non, c'est prudent. Par ces temps troublés, mieux vaut prendre ses précautions. On respire ici comme un sale air de révolution.

Moi. Il part.

6. La minute zoologique de Monsieur le maire

Il gare son Vélib' avant de parler.

Le maire. Je souhaiterais à présent vous parler quelques instants de la réintroduction de l'ours brun dans les Pyrénées. Comme je vous l'ai déjà dit dans l'une des scènes précédentes, tout aujourd'hui me porte à penser que ce programme gouvernemental piloté par le lobby écologiste n'est qu'un vaste complot communo- judéo- islamiste visant à déstabiliser la république. Voyez-vous, j'aime les animaux. Je dois même dire que je possède dans ma bibliothèque un très beau livre sur les ours. Cependant, certains d'entre eux –sans vouloir stigmatiser l'ensemble de leur communauté- ne font aucun effort pour s'adapter à notre culture. Ils vivent dans des grottes, ils mangent de la viande crue directement avec leurs pattes, et ils poussent des cris de sauvages en se frappant la poitrine et en égorgeant des moutons. Je suis donc pour une réglementation beaucoup plus stricte en ce qui concerne les ours, et notamment pour l'interdiction des grottes. Les grottes ne font pas partie du paysage traditionnel français, elles ne s'intègrent pas à notre architecture, à notre patrimoine. Alors, certains diront que le Massif Central est bien loin des Pyrénées et que l'ours brun n'est pas une réalité locale. Je leur répondrai tout simplement que ce n'est pas une raison. Je suis certain que mes concitoyens n'accepteraient pas que je ne prenne pas en charge ce problème. A vous les studios.

7. Les Fils de la Révolution.

Moi. Un révolutionnaire cagoulé surgit de nulle part.

Le révolutionnaire cagoulé. Je suis un révolutionnaire cagoulé et je surgis de nulle part. C'est aujourd'hui le dernier jour du règne de cet horrible monstre à la solde des nantis qui nous gouvernent. Demain les Fils de la Révolution prendront par la force le palais présidentiel –c'est- à- dire la mairie- et Mur- de- Barrez sera enfin débarrassé du joug de ses oppresseurs, et le soleil glorieux de la révolution se lèvera pour ne plus jamais se recoucher. Pour fêter ça je tire en l'air avec une kalachnikov achetée sur e- bay.

Moi. C'est une excellente nouvelle, et je m'en réjouis. Mais pourquoi tant de lyrisme ?

Le révolutionnaire cagoulé. On se tait quand un Fils de la Révolution vous adresse la parole. Bon. Il y a une chose qu'il te faut savoir et que tu pourras dire aux télévisions occidentales qui viendront rendre compte du rétablissement de la démocratie à Mur- de- Barrez. Une chose qui

pourra témoigner de l'horreur absolue du régime de fer instauré par le maire et par son complice aujourd'hui décédé, feu l'abbé Morel.

Moi. Les Fidel Castro et Che Guevara locaux, en quelque sorte.

Le révolutionnaire cagoulé. Silence. Nous occupons actuellement l'habitation personnelle et privative de l'infâme chef de cette ville. En creusant dans son jardin potager pour y trouver des preuves de ses ténébreuses actions, et aussi pour y cueillir quelques carottes -car les Fils de la Révolution sont de simples smicards qui meurent de faim- nous avons fait une découverte macabre : nous avons trouvé des corps d'enfants morts.

Moi. Vous n'avez pas aussi trouvé un coffret en plomb ?

Le révolutionnaire cagoulé. Pas que je sache. Mais écoute maintenant, le pire est à venir. J'espère que tu as l'estomac bien accroché. Avant de mourir, l'abbé a contracté une leucémie. Il en a souffert pendant dix ans. Il se trouve qu'il était originaire de Transylvanie, mais ça on ne l'a su qu'après. Sur le moment, je n'ai pas vu de lien, mais maintenant j'en suis sûr : l'abbé Morel était un vampire.

Moi. Merde ! Comment vous savez ça ?

Le révolutionnaire cagoulé. Vous me permettrez de ne pas m'exprimer ici sur ma vie privée, je pense que ça n'intéresse pas les spectateurs.

Moi. Excusez-moi.

Le révolutionnaire cagoulé. Je disais donc, l'Abbé Morel était un vampire. Un véritable vampire des Carpates. Pour lutter contre la maladie qui le dévorait quotidiennement et qui l'affaiblissait tous les jours davantage, il avait besoin de renouveler chaque nuit l'intégralité de son sang. Il vidait donc entièrement les enfants du contenu de leurs veines, à l'aide d'une paille spéciale reliée à une centrifugeuse en inox très perfectionnée. Et c'est son complice de toujours, Monsieur le maire, qui le fournissait quotidiennement en enfants frais. Bref, ce salopard va enfin payer pour tous les autres.

Moi. Serait- ce une vengeance personnelle ?

Le révolutionnaire cagoulé. C'est une cause collective, cessez de vouloir me ranger dans une case ! Mes frères et moi avons aussi été des écoliers, bien avant que notre conscience politique ne s'éveille et que nous n'embrassions la Lutte des Classes sur la bouche.

Moi. Slurp.

Le révolutionnaire cagoulé. Tout ce que je peux vous dire, c'est que les vampires ont infiltré l'Opus Dei et que le Vatican ferme les yeux. Mais motus. Mo- mo- motus. A présent, je disparaîs dans l'ombre épaisse. Je ne suis qu'un rouage de l'Histoire, et je dois rejoindre mes frères. Vive la Révolution, et fuck l'abbé Morel ! Alleluia.

Moi. Il disparaît dans l'ombre épaisse. Et maintenant une page de publicités.

8. La vie des insectes (Microcosmos)

Un grand scientifique Belge. Bonjour, je suis un grand scientifique belge, et je voudrais vous parler des insectes. Les insectes sont de très petites bêtes qui vivent dans la nature. Par exemple, la fourmi est un insecte. Mais il y en a d'autres. La mente- religieuse, également, est un insecte. Je pourrai prendre d'autres exemples, mais cela serait bien trop long, et ce n'est pas l'objet de ce débat. Parfois, il nous arrive d'écraser un insecte, ce qui peut déstabiliser notre écosystème, mais pas quand même. On raconte qu'au 8^{ème} siècle, l'empereur chinois Mào Mào, que l'on surnommait « l'insecte » en raison de sa petite taille (il mesurait seulement 12 millimètres) avait remplacé son conseil des ministres par un conseil des insectes : une puce était ministre de l'agriculture, un moucheron ministre de l'économie, une chenille ministre des transports. On l'appelait la chenille qui redémarre. Mets tes deux pieds en canard, c'est la chenille qui redémarre, qu'on disait quand on la voyait. Voilà, c'était tout ce que nous pouvions dire aujourd'hui sur les insectes. Demain, nous parlerons des petits bâtonnets d'encens.

9. La question du temps (bis)

La chambre d'hôpital. La jeune femme étendue sur le lit, les appareils de contrôle.

Moi. Excusez-moi, Mademoiselle, si je reviens vous voir au milieu de la nuit, mais vous seule pouvez m'aider. Pour la première fois, je crois que suis un peu dépassé par les événements. Je crois que je fais une dépression. Du temps a passé depuis ma dernière visite, et vous, vous n'avez pas bougé. Quelques poils blonds ont poussé sur vos jambes blanches, et votre poche d'urine s'est remplie, c'est tout ce qui témoigne du passage du temps dans cette chambre. Rien d'autre. Vous êtes dans la même position, vos bras le long du corps, la même respiration lente et généreuse, et votre poitrine qui se gonfle sous le drap. Un léger sourire est esquissé sur vos lèvres gercées. L'infirmière ne vous a pas maquillée aujourd'hui.

Je souhaite que personne ne vous fasse de mal, car vous êtes pure. Le temps, c'est la possibilité de la souillure. Vous, sur qui il n'a pas de prise, vous pour qui il s'est arrêté, vous restez pure à jamais, vous restez comme neuve. Pas de faute, pas de culpabilité donc.

Mais avez-vous des désirs ? Avez- vous des rêves et des cauchemars ? Cette vingtaine d'années qui vous a mené à ce jour étrange où la mouche vous piqua, cette vingtaine d'années a-t-elle creusé en vous la moindre blessure ? Aimez-vous ? Celui que vous aimez est peut-être mort au front, il est peut-être vieux encore. Je vous pose des questions et je sais que vous ne me répondrez pas. C'est à la fois effrayant de vide, et rassurant, car parfois la vérité peut faire peur. Nous manquons souvent de courage pour affronter les réponses que nous avons cherchées avec tant de force. Le vide est plus apaisant. Le vide c'est l'arrêt du temps. Le non-temps. La mort sans la mort. La non- existence. Un rêve, au- delà de toute humanité.

Enfin. Ca va mieux. Merci.

10. La fête des mères (élément de résolution)

Ma mère, mourante.

Moi. Maman, je t'ai apporté un bouquet de chrysanthèmes pour la fête des mères. Bonne fête maman.

Ma mère. Dis-moi la vérité : on m'a arraché les cheveux et on m'a coupé les jambes ? Qui a mis ton père dans la cheminée ?

Moi. C'est du petit bois, maman. J'ai mis papa au four, pas dans la cheminée.

Ma mère. Ah bon. Merci pour les fleurs en tout cas.

Moi. J'ai l'impression que le virus de vieillesse que tu t'es auto- injecté dans la scène 1 commence à faire son effet. Je ne réalise pas bien que dans quelque temps tu ne seras plus là. C'est pourtant quelque chose qui va me faciliter la vie, tu sais. Si tu n'existais pas, et papa non plus, je n'aurais pas à me préoccuper sans cesse de vous.

Ma mère. Tu ne viens jamais nous voir.

Moi. Justement. Ça prend beaucoup de temps de ne pas venir. Il faut avoir le courage de ne pas céder à la culpabilité et à ce putain de sens du devoir. Si vous n'existiez pas je n'aurais pas à lutter contre tout ça, je serais libre. Mais votre disparition ne résoudra pas tout, car la culpabilité me poursuivra même depuis votre tombe, j'aurai toujours peur de quelque chose, et c'est pourquoi finalement c'est mon existence même qui est en cause, plus que la vôtre. Si je n'existais pas, vous n'existeriez pas non plus –en tout cas pas pour moi- et ce serait plus simple. Tiens, je vais t'étouffer avec cet oreiller.

Ma mère. Dis-moi la vérité : tu m'as arraché les cheveux et tu m'as coupé les jambes ?

Moi. Ça ne servirait à rien. Il resterait toujours la culpabilité. C'est peut-être un élément de réponse d'ailleurs : je suis coupable, voilà qui je suis. Ou en tout cas je suis celui qui se sent coupable. Tiens, tu n'auras qu'à manger les chrysanthèmes, ça te fera mal au ventre.

11. La fuite à Varenne (En attendant Godot)

Entre le maire, masqué, en tenue du Ku Klux Klan. On le reconnaît à son écharpe tricolore. Il tient en laisse un noir qui marche à quatre pattes.

Le maire. Allez avance, Mamadou.

Le noir. Monsieur le maire, je vous ai déjà dit dent fois que je ne m'appelais pas Mamadou, mais Geneviève. Je m'occupe de la cérémonie des Miss France.

Le maire. N'essaie pas de me faire croire n'importe quoi, Mamadou. Je connais très bien Madame de Fontenay, j'ai été jury des Miss France en 1989. Ce n'est pas parce que je porte ce masque ridicule que je suis aveugle : je vois bien que tu es noir.

Le noir. C'est parce que c'est la nuit, Monsieur le maire. Vous êtes poursuivi par des Fils de la Révolution cagoulés qui vous ont chassé du pouvoir, et vous vous enfuyez en pleine nuit, à la faveur d'une obscurité naturelle. Du coup, vous avez l'impression que je suis tout noir, mais en fait je suis tout blanc.

Le maire. Ca n'est pas très bien de renier ses racines, Mamadou. Tu vois, moi j'ai un grand oncle Texan, je ne le renie pas, même si je vis en France. Je respecte ma culture d'origine. Ton comportement à l'égard de toi-même m'attriste.

Le noir. Vous êtes vraiment buté dans votre genre.

Le maire. Fais le beau Mamadou, donne la pa- patte. Voilà ! Comme ça !

Moi. (*dictaphone*) Ici Mur- de- Barrez, le maire UMP de la ville est en train de subir le plus cuisant échec électoral de toute l'histoire de la Vème République, puisqu'il n'a obtenu aucune voix contre toutes les autres. Les Fils de la Révolution -qui ont pris le pouvoir il y a 1 minute suite à un putsch démocratique- l'ont mis à la porte et sont maintenant à sa poursuite avec des fourches et des pioches pour lui couper les couilles comme dans Germinal.

Vous êtes en route pour Varenne ?

Le maire. Comment le savez-vous ?

Moi. Une intuition. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi Madame de Fontenay est avec vous.

Le noir. Ah, vous voyez bien, je vous l'avais dit !

Le maire. Alors vous, alors, vous n'en loupez pas une ! Comment pouvez-vous dire aux autres que ils sont alors que vous êtes incapables de décliner votre propre identité ?!

Le noir. C'est vrai, ça, il a raison.

Moi. Vous m'enfonchez. Il y a plusieurs personnes en moi. Est-ce que je ne suis pas constitué simplement par la succession illogique de mes actes et de mes choix, apparemment opposés les uns aux autres et formant un patchwork disparate qui donne cette impression de multiplicité ? L'identité ne serait-elle pas une construction laborieuse que chaque individu aurait à bâtir en s'affirmant et en s'individuuant, précisément ?

Le maire. Vous avez sans doute raison. Moi-même, je suis plusieurs, et pourtant je suis moi. Excusez-moi, pourriez-vous vous retourner, j'ai envie de faire pipi ?

Moi. Mais certainement.

Le maire. Mamadou, montre tes chaussures, je vais faire pipi dessus.

Moi. Le maire fait pipi sur les chaussures de Mamadou en relevant sa robe du Ku Klux Klan.

Le noir. Je suis humilié. Personne, jusqu'alors n'avait osé faire pipi sur mes chaussures. Moi, je me définis par la souffrance et par la domination que les blancs exercent sur moi. Mais

cela n'a que trop duré ! Je jure solennellement de me venger et de rejoindre les Fils de la Révolution aussitôt que cette scène qui jette l'opprobre sur mon peuple sera terminée.

Le maire. C'est amusant, avec le froid, mon pipi fait de la fumée. Bon, vite, fuyons, je suis poursuivi, ils veulent me couper la tête. Finalement, je vais aller en Suisse. Mais je reviendrai, et je reprendrai le pouvoir ! Je vais faire publier deux ou trois sondages d'opinion favorables dans mes journaux entièrement indépendants, et hop, le tour sera joué, ils me réclameront à corps et à cris, et je reviendrai en hélicoptère comme le Général de Gaulle en 1958.

12. Jérusalem (la culpabilité)

Je fume une cigarette.

Moi. (*dictaphone*) Ici en direct du Jardin des Oliviers à Jérusalem, 2 janvier 2016, sur les traces de mon présumé ancêtre Judas Iscariote. Comme prévu, le sentiment de culpabilité est à son paroxysme, il me paralyse. Un homme s'approche de moi, je crois bien que c'est Ponce Pilate.

Ponce Pilate, *assis à son bureau.* Je m'en lave les mains.

Moi. Vous n'avez toujours aucun sentiment de culpabilité, vous ?

Ponce Pilate. Aucun. Je ne me sens pas concerné.

Moi. Je me pose une question que des générations d'exégètes se sont posée depuis 2000 ans.

Ponce Pilate. Je vous écoute.

Moi. Avec quoi vous laviez-vous précisément les mains au moment de l'arrestation de Jésus ?

Ponce Pilate. Je vous remercie de me poser cette question, car je souhaitais justement y répondre et apporter les éclaircissements nécessaires. La réponse est extrêmement simple : avec du savon. Mais attention, pas n'importe quel savon. Un savon totalement biologique, le paraben n'avait pas encore été inventé. D'ailleurs, je dois dire avec une certaine fierté que la crucifixion de Jésus a été une opération 100% verte, avec un impact environnemental proche de zéro. Aucune colle ou liant chimique n'a été utilisée pour fixer le messie sur la croix. Quant aux croix elles-mêmes, elles étaient ré-utilisées d'un condamné à l'autre, pas de gâchis inutile. Et la crucifixion a eu lieu en plein jour, par conséquent, aucun rejet de CO2 lié à l'utilisation de torches enflammées. Un bilan carbone irréprochable. Non, vraiment, du point de vue environnemental, ce fût une exécution très *développement durable*. Alors bien-sûr, du point de vue des Droits de l'Homme, d'aucuns diront que ça n'était pas parfait. Seulement à l'époque, Amnesty International ne s'est pas manifesté. Tout le monde a fait le mort, parce que ça arrangeait tout le monde.

Moi. Aucune info sur mon ancêtre ?

Ponce Pilate. Je ne l'ai pas bien connu. Vous savez, c'est une affaire qui s'est passée de juifs à juifs. C'était un homme discret. Mais efficace. Je vous laisse, j'ai des mains à laver.

Moi. (*dictaphone*) Déception. Hormis l'ombre grandissante d'une culpabilité filiale héritée de mon père (*j'écrase ma cigarette*), je n'ai rien appris d'autre sur mon propre moi-même. Je rentre.

13. Lucidité des égoïstes (la salle des fêtes).

Moi. Nonchalant et inquiet, je rentre à Mur- de- Barrez, mais je ne sais plus trop où j'habite. C'est la phase évolutive du virus et je suis dans un moment de grande vulnérabilité. Je suis très influençable. Sur la route qui me conduit chez maman, je passe devant la salle des fêtes - un improbable bâtiment construit en 1997 sous le haut parrainage de Jean-Marie Bigard et Elie Kakou- et je croise un affreux type en costume mauve avec des ailes dorées qui veut me convaincre de venir applaudir son concert pour les déshérités. Désorienté, en proie au côté le plus obscur de la force, j'entre dans la salle des fêtes.

(*dictaphone*) Je suis maintenant dans la salle des fêtes de Mur-de-Barrez. A côté de moi, une jeune adolescente tire sur les fils de son élastique dentaire, et reprend par avance les refrains du dégénéré à paillettes. Ses jeunes seins humides pointant sous son T- Shirt à l'effigie de Briney Speers sont comme un hommage posthume à notre ami Morel.

(*Stop dictaphone*)

Précision : un concert pour les déshérités ne se base pas sur sa qualité mais sur la générosité et la spontanéité de l'artiste et de ses admirateurs. Je ne suis pas spontanément généreux. Je dois même dire que je vomis la générosité. Par exemple, le Téléthon me fait gerber. Résister à la tentation de la charité est pour moi un moyen de lutter contre le système. Avoir la conscience tranquille ne me tranquillise pas : je souhaite être inquiet pour conserver ma lucidité et ma liberté. Avoir la conscience tranquille c'est comme prendre des anxiolytiques, ça calme, mais ça ne résout rien. L'inquiétude est le ferment de l'action. Je crois que je me réveille un peu, ce concert m'a fait beaucoup de bien. Je ne sais toujours pas qui je suis, mais je sais un peu celui que je ne suis pas.

Soudain, alors que la foule reprend en chœur « l'amour c'est comme un rayon de soleil, l'amour c'est jamais pareil », dans un mouvement de joie et dans une irrésistible démarche d'harmonie avec moi-même, j'explose sa guitare électrique sur la gueule du chanteur.

Le Chanteur. Aïe, mais ça va pas, non ? Ca fait super mal ! Tu te prends pour qui d'abord, d'oser interrompre mon concert au profit des miséreux et des déshérités ?

Moi. Tes déshérités, je vais leur donner des bidons d'essence pour qu'ils foutent le feu à ta putain de bagnole. C'est ça qu'il faut leur donner aux Africains et aux cas sociaux, c'est pas de l'argent : c'est la possibilité de la révolte et du renversement de l'ordre social. Passons à la page suivante s'il vous plaît. Proposition suivante.

14. Le procès du maire et l'exécution en place publique (renversement de l'ordre social)

Moi. (*dictaphone*) Ne me demandez pas pourquoi, mais nous sommes en train d'assister en direct au procès et à l'exécution du maire de Mur- de- Barrez, qui s'était pourtant déjà suicidé dans l'épisode précédent. Des types cagoulés armés de fourches, qui se font appeler Fils de la Révolution et portent des T- shirt « Fuck l'Abbé Morel », encadrent solidement le maire, et un

grand noir avec une perruque blanche bouclée tape sur une table avec un marteau de bois. Tout le monde se lève dans la salle s'il vous plaît.

Le noir, en habit de juge. Accusé, levez-vous. Vous êtes reconnu coupable d'avoir fait pipi sur mes chaussures et d'avoir sucé le sang de 4600 gamins avec une paille spéciale, reliée à une centrifugeuse en inox très perfectionnée, avant de les enterrer dans votre jardin pour en faire du compost biologique, ce qui est bien du point de vue du développement durable, mais pas bien du point de vue des Droits de l'Homme. Avez-vous une dernière chose à dire avant de mourir ?

Le maire. Je regrette d'avoir sali vos chaussures.

Le noir. Bourreau, faites votre besogne.

Moi. (dictaphone) Je vais prendre la voix de Frédéric Mitterrand pour retranscrire au mieux ce procès historique. « Et sous l'œil amusé d'une caméra de France 3 Auvergne, les habitants médusés de ce tranquille petit village découvrent leur maire bien aimé, vêtu d'un simple manteau de marque Chattawak, se faire couper la tête par une guillotine magnifiquement reconstituée pour l'occasion. Elle avait été conservée après la Révolution de 1789, *pour le cas où*, dans les combles de la salle des fêtes municipale. » C'est moi qui commente l'événement, la journaliste de France 3 Auvergne est en train de sucer la bite du juge.

Le noir. Mmm, c'est bon.

La guillotine. Chtak !

Moi. « Et tandis que la tête rouge roule sur le goudron mouillé, que le juge glousse d'un plaisir dont on ne sait s'il provient de la vision de la sentence ignominieuse qu'il a lui même prononcée, ou du témoignage d'affection que lui prodigue généreusement la journaliste de France Télévision ; la foule, elle, bedonnante et hystérique, applaudit la chute tant rêvée de son tyran abhorré. »

(Stop dictaphone)

Poussés par le vent de novembre, les arbres nus lèvent leurs branches mortes et les laissent retomber avec fracas. Après ça il n'y aura plus un seul bruit, un moment d'arrêt dans la course du temps, le vent retombera, et chacun pourra entendre le bourdon de ses oreilles. Ca n'a l'air de rien mais c'est très impressionnant. Je vois maintenant l'affreuse tête du maire qui vient choquer contre les pieds du juge, la langue entre les dents, les yeux injectés de rien du tout, la goutte au nez, la moumoute à terre. Je rends l'antenne sur ces images insoutenables, qui nous rappellent de bien tristes moments, comme la défaite de la France au Mondial de 2006.

15. La République bananière (le noir prend le pouvoir).

Le noir. Moi, le seul noir de cette histoire, j'ai décidé autoritairement de me faire élire maire de Mur- de- Barrez, afin de prendre une revanche sur des millénaires d'oppression Auvergnate envers les minorités africaines des hauts plateaux de l'Aubrac. Désormais, le boubou sera la tenue officielle du conseil municipal, la mairie sera remplacée par une case en bambou, et l'effigie de Nelson Mandela prendra la place de la statue déboulonnée de l'Abbé

Morel. Je remercie les Emirats Arabes Unis, le gouvernement américain, et les studios de la Paramount, qui ont permis le succès pacifique de ce putsch sanguinaire, ainsi que Jacques Chirac. Amen.

La journaliste de France 3 Auvergne. Mm, c'est bon !

Le noir. Dès demain, je vais faire déménager la mairie dans le collège, et je m'installerai personnellement dans le bureau de l'abbé Morel, où des femmes blanches feront le ménage pour moi ! Je vais détruire l'église pierre par pierre. Je vais pleurer longtemps sur la tombe de mon père, et je ferai positionner les mappemondes dans l'autre sens : le Sud en haut et le Nord en bas. J'annulerai la dette du Sénégal. Je suis si heureux.

16. Les goûts musicaux de Ponce Pilate

Ponce Pilate. J'écoute beaucoup de chant Grégorien. Pas par Foi, non, par goût. C'est purement esthétique. Cette amplitude, ce Mystère, ces voix. Et le latin, bien- sûr, ce doit être ça. On est toujours bouleversé par sa langue maternelle, surtout quand comme moi on a été longtemps en poste à l'étranger. On a beau dire, même s'il y a les avantages de la fonction, le plaisir de l'exotisme, l'odeur des sycomores... et le côté gratifiant des postes à responsabilités, non, vraiment, on regrette toujours la maison de son enfance. Le dimanche, maman nous cuisinait du lapin à la sauce aux figes tandis que papa dans son fauteuil lisait le journal de l'Empire imprimé sur plaques de marbre. Elle sentait bon la fige, maman, et le soir quand elle nous bordait, elle me disait toujours : « Ponce, t'es-tu bien lavé les mains avant de te coucher? » Je n'ai rien à redire concernant l'éducation que j'ai reçue de mes parents. Ils n'ont laissé en moi aucune trace de culpabilité, aucun sentiment de devoir vis-à-vis d'eux qui pourraient me faire souffrir. C'est sans doute pour ça que je me suis reconverti dans le développement durable, grâce à cette capacité héritée de mes parents à faire abstraction de toute morale, de toute notion de bien ou de mal. Nous étions entièrement libres et heureux.

17. Ce que je pense vraiment du développement durable, et de tout le reste.

La journaliste de France 3 Auvergne. Ici depuis Mur- de- Barrez, où je me trouve avec l'un des nombreux artisans anonymes du renversement de l'ordre social,...

Moi. Bonjour !

La journaliste de France 3 Auvergne. ... des témoignages affirment que vous remettez en cause le principe du développement durable et de la croissance verte, et que vous n'avez rien donné au Téléthon l'année dernière ?

Moi. Vous êtes bien informée ! Je remets également en cause le principe de l'économie de marché, de la globalisation financière, le fait de prendre l'avion pour tout et pour n'importe quoi, l'informatisation du monde, la mort de John Lennon, l'existence de Michel Druker, le permis à 1 euro, les soupes lyophilisées, et beaucoup, beaucoup d'autres choses encore.

La journaliste. Si vous permettez, je vais vous demander de me suivre et de me dire ce que vous pensez vraiment -mais vraiment- du développement durable, de façon à ce que je puisse faire un rapport détaillé, parce que ça, c'est vraiment, vraiment important, vous comprenez.

Moi. Je comprends. Mais vous pouvez me localiser où que je sois. La seule façon de ne pas être localisable c'est d'éteindre mon portable, mon GPS, de couper ma ligne internet, de ne pas prendre le métro, de me désaffilier de la sécu et de la CAF, de retirer mes enfants de l'école.

La journaliste. Vous êtes naïf et démagogue, et votre naïveté est dangereuse.

Moi. C'est ce danger qui est beau. Je ne vous suivrai que sous la contrainte.

Elle m'attrape et me revêt d'une sorte de camisole de force. Je suis interné.

18. Le Grand Rien

Moi. (*dictaphone*) Fait divers. Ils m'emportent et me traînent par les pieds. La tête à l'envers, je racle la poussière, je lèche le sol, mes yeux sont éblouis par le soleil qui disparaît lentement derrière les bagnoles. Un chien pisse contre les pneus. C'est la dernière image qui me reste du dehors. Ils m'ont enfermé dans une chambre blanche et m'ont planté un siphon dans la tête. Ils ont actionné une énorme centrifugeuse en inox très perfectionnée. Avec une paille, ils ont aspiré ma pensée et m'ont vidé de toute substance. Ils ont sucé mes idées et les ont liquidées. Ils ont sucé ma mémoire, mes souvenirs, ce que je crois, ce que je ne crois pas, ce que j'aime, mes sensations, mes espoirs, mes déceptions. Ils m'ont laissé mes peurs et m'ont laissé mes angoisses. Ma tête n'abrite plus qu'une boîte presque vide et une petite boule noire d'angoisse qui choque les parois : l'angoisse du rien. Le grand rien. Et nous sommes des dizaines de millions enfermés dans des petites pièces carrées adossées les unes aux autres. On nous fait écouter une petite musique douce et on nous assied dans un fauteuil style Empire. En fait on est libre. La porte est ouverte, elle donne sur le jardin de la maison de retraite. Mais on ne sort pas, on n'en a pas envie. A six heures, ils nous font manger des écrans plasmas. A huit heures et demi, ils nous couchent. Et le dimanche, maman vient me voir, elle me raconte sa semaine et moi je n'ai rien à raconter. Je n'ai plus envie de rien. C'est là leur victoire. J'ai rencontré le Grand Rien. Il ne me reste que ces paroles que j'ai apprises par cœur et que je répèterai jusqu'à ce que quelqu'un m'entende et vienne me chercher.

On entend ma voix préalablement enregistrée dans le dictaphone.

Ils m'emportent, me traînent par les pieds, Renard l'avait prédit. La tête à l'envers, je racle la poussière, je lèche le sol, mes yeux sont éblouis par le soleil qui disparaît lentement derrière les bagnoles. Un chien pisse contre les pneus. C'est la dernière image qui me reste du dehors. Ils m'ont enfermé dans une chambre blanche et m'ont planté un siphon dans la tête. Ils ont actionné une énorme centrifugeuse en inox très perfectionnée. Avec une paille, ils ont aspiré ma pensée et m'ont vidé de toute substance. Ils ont sucé mes idées et les ont liquidées. Ils ont sucé ma mémoire, mes souvenirs, ce que je crois, ce que je ne crois pas, ce que j'aime, mes sensations, mes espoirs, mes déceptions. Ils m'ont laissé mes peurs et m'ont laissé mes angoisses. Ma tête n'abrite plus qu'une boîte presque vide et une petite boule noire d'angoisse qui choque les parois : l'angoisse du rien. Le grand rien. Et nous sommes des dizaines de millions enfermés dans des petites pièces carrées adossées les unes aux autres. On nous fait

écouter une petite musique douce et on nous assied dans un fauteuil style Empire. En fait on est libre. La porte est ouverte, elle donne sur le jardin de la maison de retraite. Mais on ne sort pas, on n'en a pas envie. A six heures, ils nous font manger des écrans plasmas. A huit heures et demi, ils nous couchent. Et le dimanche, maman vient me voir, elle me raconte sa semaine et moi je n'ai rien à raconter. J'ai rencontré le Grand Rien. Il ne me reste que ces paroles que j'ai apprises par cœur et que je répèterai jusqu'à que quelqu'un m'entende et vienne me chercher.

Stop dictaphone.

Je continue indéfiniment de répéter les mêmes paroles.

19. Epilogue : en route pour le Yémen (L'évasion)

Après les saluts. Arrive le maire en hélicoptère.

Le maire. Montez ! Je vous balance une échelle de cordes ! Ces salops de nègres ne m'ont pas eu, j'ai réussi à leur refileur mon sosie juste avant l'exécution. La journaliste de France 3 Auvergne était dans le coup, c'est elle qui a tout manipulé. J'ai ouvert un camp d'entraînement au Yémen d'où je prépare un attentat suicide. Ma vengeance sera terrible !

Moi. Je monte dans l'hélico.

(dictaphone) Rebondissement insoupçonné : le maire de Mur- de- Barrez, que l'on croyait mort, mais qui en fait était vivant, vient me chercher avec son hélicoptère, et je m'évade au vu et au su de tous, bravant les airs, chevauchant le vrombissant oiseau de fer. Le système est baisé, une nouvelle fois. Mais pour combien de temps ?

Nous survolons Mur- de- Barrez sous le soleil de mai. Le maire est radieux dans sa chemisette fuchsia. Tandis qu'il me désigne du doigt le sommet du Plomb du Cantal, moi, je ne réalise pas encore ce qui m'arrive. Je vois s'envoler mon enfance et tous mes souvenirs, et je pense que plus jamais je ne reverrai Mur- de- Barrez et ma chambre capitonnée, ni ma mère sur son lit de mourante, ni le chanteur pourri et ses déshérités, l'agence locale du Ku Klux Klan, l'ancien nazi, le Noir et tous les maquisards, Ceaucescu et Ponce Pilate, la croupe de l'hôtesse de l'air et celle de l'institutrice, la vieille philosophe, la statue déboulonnée de l'abbé Morel... Et tous les autres. Et surtout cette fille endormie dans sa chambre d'hôpital, et qui ne s'est toujours pas réveillée.

Le maire. En route pour le Yémen, old chap. Et surtout n'oubliez pas : retrouvez la suite de nos aventures dans le prochain épisode des Chroniques de Mur- de- Barrez : « L'Abbé Morel et le mystère de la nymphomane amnésique » ! Bon dimanche à tous !

Vire, décembre 2009 / janvier 2010.

Evolution du texte suite à une Encre Fraîche avec « A mots découverts », octobre 2011.

